



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

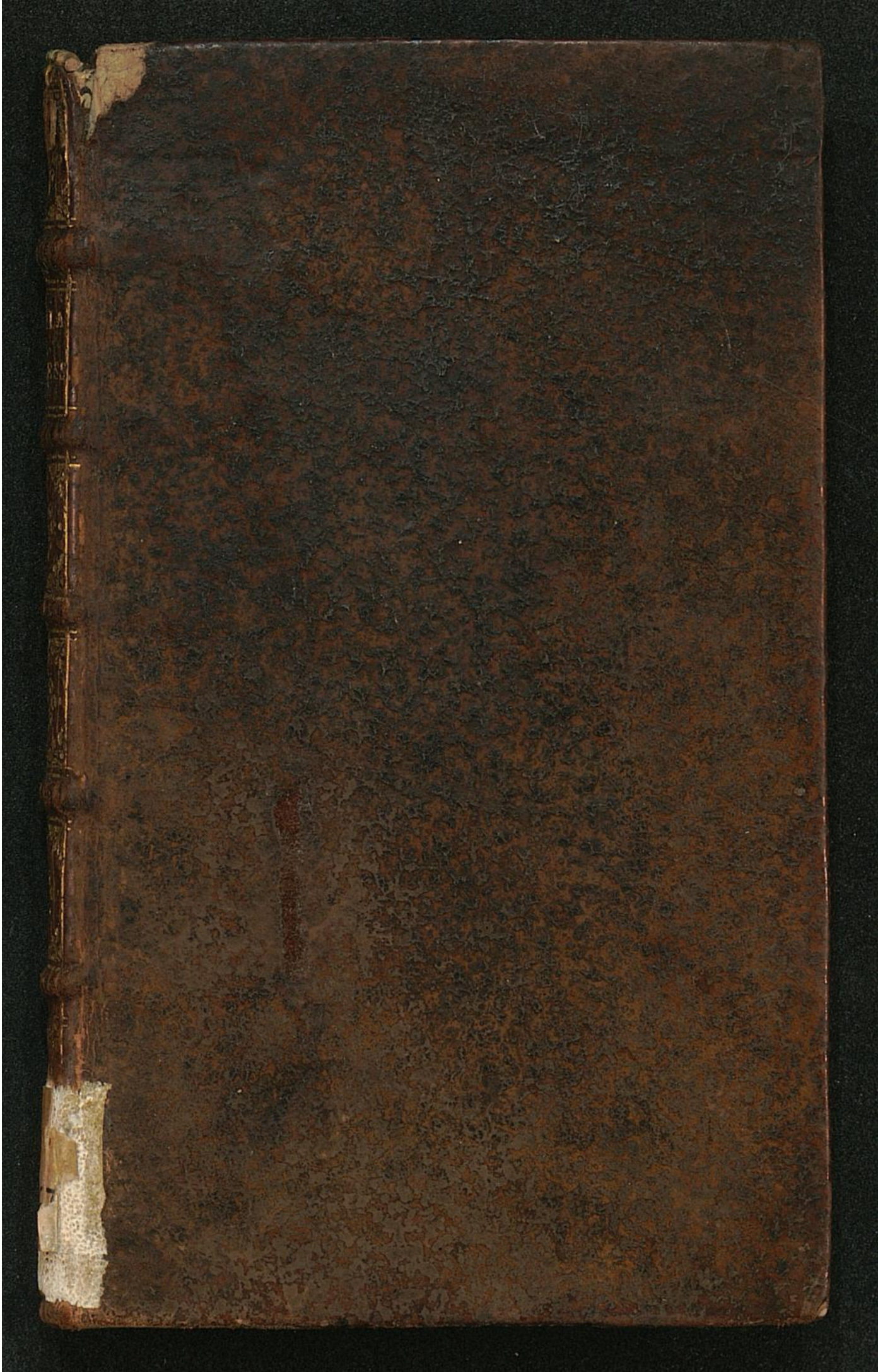
Universitätsbibliothek Paderborn

Traité De La Paresse Ou L'Art De bien employer le temps

Courtin, Antoine de

Paris, 1673

urn:nbn:de:hbz:466:1-10361



Mh. 2967.

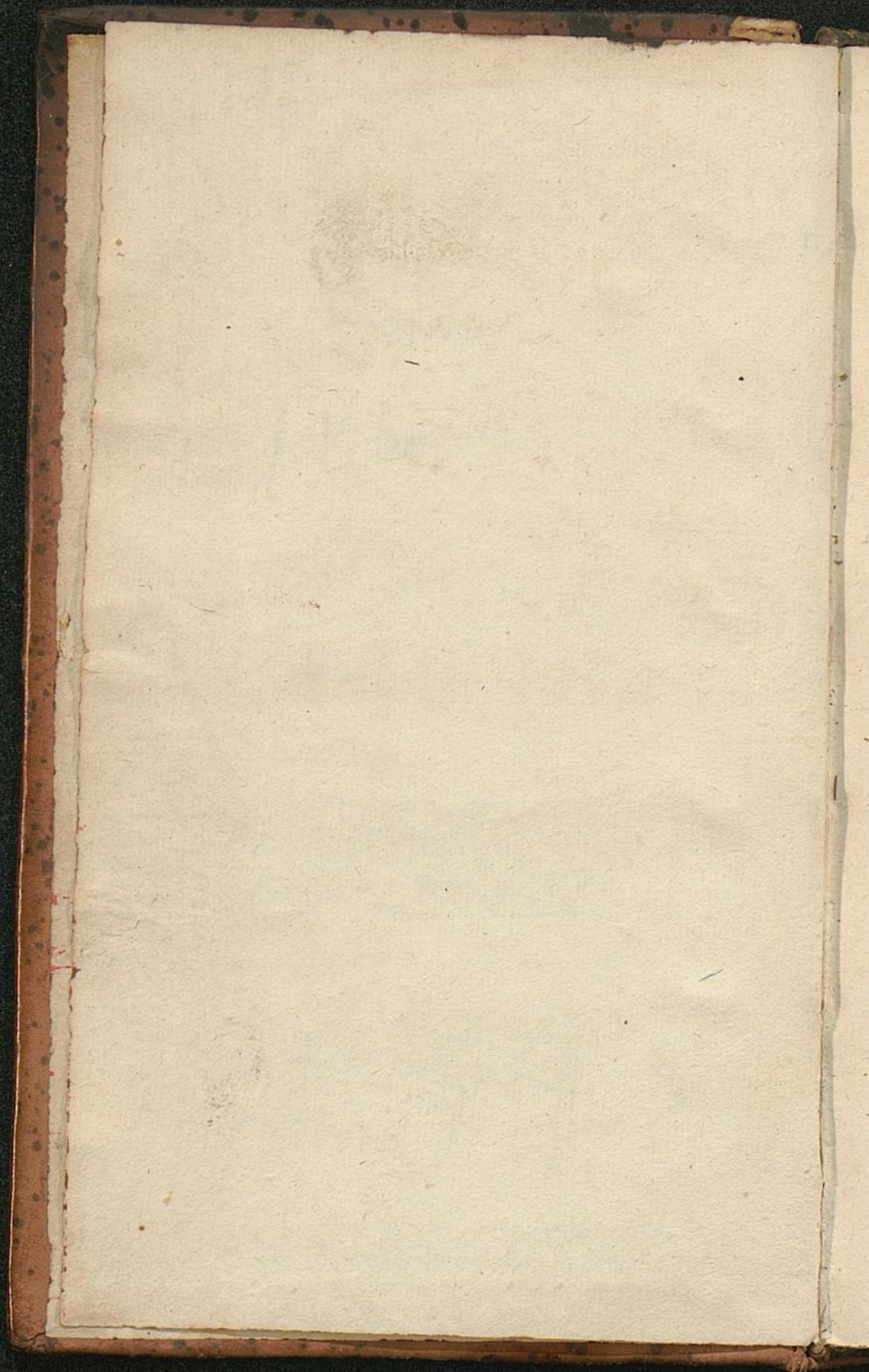
Z. IV.

~~NA~~ 42:

J. V. 39.

100. 97

TRAITE
DE LA
PARESSE

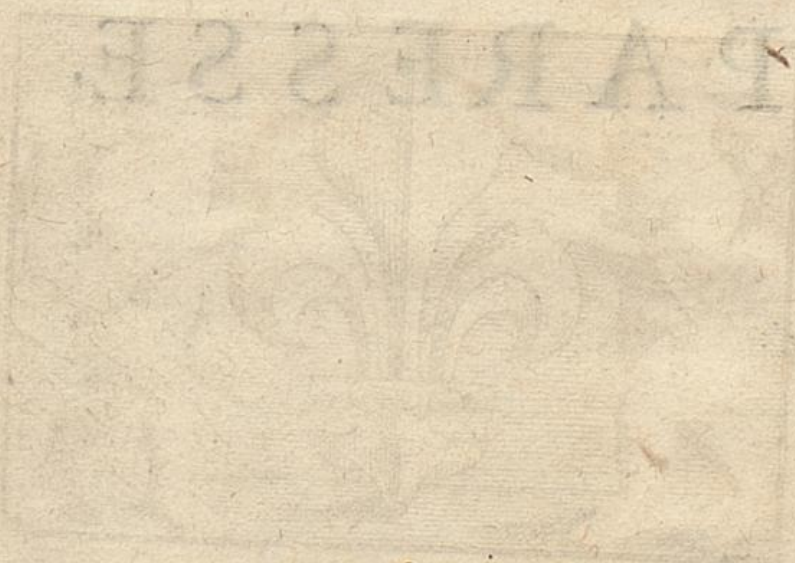


TRAITE
DE LA
PARESSE.

TRAITE

DE LA

PAPERSE



TRAITE' DE LA PARESSE

Ex Legato Olm' Principis Ferdin: Epi Paderb: et Alon:
L'ART *Ào 1688.*

De bien employer le temps.

En forme d'Entretiens.

*Magna vita pars elabitur malè agentibus : maxima
nihil agentibus : tota alia à agentibus. Sen. Epist. 1.*



Collegij Socij Jcti Paderb.
A PARIS,

Chez HELIE JOSSET, rue S. Jacques,
à la Fleur de Lys d'Or.

M. DC. LXXIII.

Avec Privilege du Roy,

TRAITÉ
DE LA
PARRESSE

Par Jean-Baptiste de La Motte, Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, &c.
L. A. R. T.

De l'ien temporel & la temporel
En forme de Sermon



A PARIS
Chez Jean-Joseph, rue de la Harpe, au Palais National, sous le Vestibule, à l'entrée de la Bibliothèque.

M. DC. LXXIII.
Paris, chez la Citoyenne.



AVERTISSEMENT.

C'EST une maxime à l'égard des maladies du corps , que leur guérison dépend le plus souvent de la connoissance que l'on en peut avoir. On pourroit dire la même chose des maladies de l'ame, & tenir même pour assuré qu'il y a bien des gens qui ne manqueroient pas, avec le fond de vertu qu'ils ont, & par le secours de la grace de IESUS-CHRIST, de guerir en eux ces infirmités, s'il en

ã iij

AVERTISSEMENT.

connoissoient bien le peril
& les consequences.

Cette reflexion a donné
lieu à ce Traité. On s'est
proposé d'oster le masque à
certains vices, qui sont d'au-
tant plus dangereux qu'ils
sont inconnûs à la plupart
de ceux qui y sont sujets.

Telle est la *Paresse*, dont
nous avons entrepris de -par-
ler. C'est un vice si ordi-
naire & si universel, qu'il n'y
a gueres de personnes qui
ne le trouvent en elles, les
unes plus, les autres moins,
si elles veulent s'examiner
un peu serieusement.

La *Jalousie* est de la même
nature; c'est une passion qui

AVERTISSEMENT.

ſçait auffi ſe déguifer avec tant d'artifice, que le plus ſouvent ceux qui en ſont poſſedez, ne la connoiſſent pas : mais ſi elle ſe cache à eux, elle ne ſe manifeſte que trop aux autres par les maux qu'elle cauſe dans le monde.

Il y a encore d'autres vices qu'il ſeroit trop long & peu neceſſaire de rapporter icy. Il ſuffit de plaindre & de déplorer à la veuë de Dieu, le malheur de l'homme, qui par ſa nature eſt ſujet à toutes ces miſeres, & environné de tant d'ennemis viſibles & inviſibles. On a voulu cependant aider les per-

AVERTISSEMENT.

sonnes de bonne volonté, à se reconnoistre, s'il est possible, parmy de si épaisses tenebres; & on commence maintenant par le Traité de la paresse. C'est assez d'un monstre à combattre à la fois.

Recevez donc, s'il vous plaist, mon cher Lecteur, ce petit ouvrage avec bon accuëil, en attendant les autres, si on juge necessaire par le succez de celuy cy, de les donner au public.



TABLE
DES ENTRETIENS
ET DES MATIERES
contenuës en ce Traité.

PREMIER ENTRETIEN.

*Ce que c'est que la paresse : son
origine & ses effets interieurs.*

- I. **A** Bus des ruelles & des toilettes. 4
II. Des divertissemens pris
par custume: 14
III. D'où vient la vie relâchée. 17
IV. Tableau de la paresse. 19
V. Definition de la paresse. 22
VI. Effets interieurs de la paresse. ib.
-

SECOND ENTRETIEN.

*Effets exterieurs de la paresse ; vie &
occupations paresseuses des
gens du monde.*

- VII. Sommeil paresseux. 36

TABLE.

VIII. Devotion paresseuse.	43
IX. Occupations inutiles.	ib.
X. Travail & peines inutiles des occupations paresseuses.	46
XI. Gens qui passent leur vie à joïer.	60
XII. Gens qui passent leur vie à apprendre & à débiter des nouvelles.	80
XIII. Gens qui passent leur vie à faire des visites.	90
XIV. Gens qui passent leur vie à inventer des habits, des modes & des em- meublements.	93
XV. Curieux qui passent leur vie à tro- quer.	98
XVI. Gens qui passent leur vie sur les Li- vres, ou à en faire.	99
XVII. Gens qui passent leur vie à faire les Amoureux.	104
XVIII. Gens d'Eglise mal occupez.	106

TROISIÈME ENTRETEN.

*Que le travail regarde toutes sortes
de personnes, chacun selon sa
condition.*

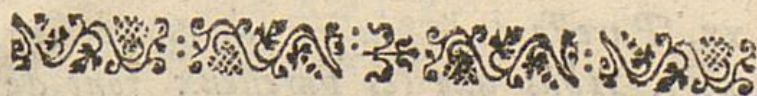
XIX. *Que toute la nature est dans l'a-
ction, & subsiste par le travail.* III

TABLE.

xx. Paresse de la pluspart du monde.	117
xxi. Abus que les paresseux font de leurs domestiques.	124
xxii. Paresse sensuelle des gens du monde.	126

QUATRIÈME ENTRETEN. Preceptes contre la paresse ; effets de ces preceptes , & conclusion de ce Traité.

xxiii. Qu'il faut faire les choses en leur temps.	129
xxiv. Abbregé de morale.	133
xxv. Regle generale pour sa conduite.	137
xxvi. Conduite pour les femmes , & premierement , que les meres doivent avoir soin de leurs enfans , & les nourrir elles-mesmes , si elles le peuvent.	143
xxvii. Que les femmes doivent en second lieu avoir soin de la conduite de leur maison.	164
xxviii. Oeuvres des mains.	166
xxix. Distribution du temps.	175
xxx. Des divertissemens.	179
xxxi. Effets de ces preceptes , & conclusion de ce Traité.	183



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, en datte du 16. Novembre 1670. Signé, D ALENCE', & scellé du grand sceau. Il est permis au Sieur I. M. de faire imprimer, vendre & distribuer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre intitulé *Traité de la Paresse, &c.* durant le temps & espace de dix années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer & mis en vente la premiere fois : & défences sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de quelque qualité & condition qu'ils soyent de le contrefaire, vendre ny distribuer sans le consentement dudit I. M. à peine de quinze cens livres d'amande, confiscation des exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests ; ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Et ledit Sieur I. M. a cédé & transporté le present Privilege, à HELIE JOSSET, Marchand Libraire à Paris, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. Fait à Paris le 15. Janvier 1671. Signé, L. SEVESTRE, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Juillet 1673.

Les Exemplaires ont esté fournis.

TRAITE'



I
TRAITE
DE LA
PARESSE,
OU

L'Art de bien employer le temps.

PREMIER ENTRETEN.

Ce que c'est que la Paresse: son origine & ses effets interieurs.

 N ne sçauroit mieux
representer les desor-
dres de la Paresse, ny
proposer de meilleurs
moyens pour la surmonter, qu'en
rapportant fidèlement quelques

A

conversations qui se font faites sur ce sujet, chez une Dame de qualité & du beau monde, où je me suis trouvé. : nous l'appelleront *Philargie* : c'est une veuve qui peut passer pour un naïf portrait de ces personnes qui menent une vie voluptueuse & inutile.

J'y rencontré *Zeroandre*, qui est aussi un jeune homme de naissance & de ces gens que le Comique dit, *sçavoir tout sans rien apprendre*. Je le trouvai avec une jeune & sage fille nommée *Angelique*, Demoiselle de *Philargie*, mais qui est d'une humeur bien opposée à celle de la Dame. Sa naissance est noble & sa beauté se trouve accompagnée d'un esprit enjoué, solide, & cultivé de bonnes choses, quoy qu'elle n'ait que vingt-deux ans. *Zeroandre* se plaignoit à elle de ce qu'elle avoit mal

executé une commission qu'il luy avoit donnée, & Angelique souûtenoit le contraire; en sorte que la dispute auroit pû s'échauffer entr'eux, sans la visite de *Theotée*, qui est un Abbé de grande pieté, homme de qualité & de sçavoir.

Sa presence ramena le calme, & la conversation prit un air sérieux. Mais aussi-tost que Philargie qui estoit sur son lit, eût fait donner un siege à cet Abbé, il mesla parmy les civilitez qu'il luy fit, quelque sorte de reproches, jusqu'à luy dire qu'il estoit déjà venu plusieurs fois; & que si l'œuvre de charité qu'il luy avoit proposé & à laquelle elle s'estoit offerte, ne s'effectuoit point, il ne pourroit pas s'empescher de regretter tant de temps & de pas perdus.

Monsieur l'Abbé, répondit la Dame, il est vray que vous

A ij

m'estes venu chercher , on me l'a dit : Mais vous voulez bien ne pas trouver les gens. Que ne venez-vous à ma toilette sur les onze heures , où quand je suis au lit ? vous n'estes point étranger ceans. *Theotée*, luy repartit qu'il estoit bien obligé à sa civilité. Mais ajoûta-t'il, j'aurois peur, Madame, de vous importuner; & il me semble qu'un homme de ma robe est un objet peu édifiant à la toilette ou à la ruelle d'une Dame. Là dessus *Zeroandre* prenant la parole, & disant par raillerie que Monsieur l'Abbé estoit scrupuleux, & qu'il avoit la veuë tendre, Monsieur l'Abbé luy répondit brusquement, qu'il n'estoit rien moins que cela.

I.

*Abus des
ruelles
& des
toilettes.*

MAIS si vous voulez, Monsieur, continua-t'il de dire, que je vous confesse la verité,

DE LA PARESSE. S

je n'ay jamais aymé à parler aux Dames à ces heures-là ; C'est un temps qu'elles employent si mal , sous pretexte que c'est là maniere des gens de qualité , qu'il ne faut pas douter , sans parler de la vanité de ces ajustemens sans fin qui les occupent , qu'elles n'offencent Dieu ; & que tout ceux qui les entretiennent dans un abus si funeste , ne partagent avec elles la malediction qu'elles s'attirent.

Vrayment M. l'Abbé, s'écria Philargie, vous prenez les choses bien au criminel. Estes vous donc venu pour nous prescher ?

Non, Madame, luy dit-il, vous avez vos Directeurs pour cela ; mais la chose venant à propos, je ne puis pas vous cacher mon sentiment : vous sçavez que ma maniere est ainsi brusque & naïve. Je vous en demande pardon, Madame.

Surquoy Theotée s'estant testé, & Angelique voyant qu'on l'avoit mortifié, prit sa deffense en disant qu'il avoit raison, & qu'elle l'avoit toujours aimé de ce qu'il ne dissimuloit point; & qu'au contraire, il declaroit franchement ses pensées. Mais Theotée ne répondant encore rien à ce discours, Zeroandre reestablit la conversation par ces paroles.

Que veut dire cela, Monsieur l'Abbé? à vostre compte toutes les femmes de qualité seroient donc damnées.

Tout 'beau, Monsieur: répondit Theotée, ce que vous dites-là, est un peu trop fort: il faut en laisser le jugement à Dieu. Mais il est bien certain qu'une femme par exemple, qui ne fait autre chose au monde, que boire, manger, dormir, se parer, se divertir; & qui meurt dans ce train de vie, sans avoir fait pe-

nitence , est tres-assurément en grand danger de son salut : si la grace de Dieu ne fait un miracle pour la sauver.

Bon, dit Zeroandre, & leurs Demoiselles , Monsieur, qui les tiennent six heures au miroir , à les farder , à les friser : qui contribuent tant à cette vanité : qui les impatientent , & les mettent en colere en ne tournant pas bien cette boucle , en attachant ce mouchoir de travers : ces Demoiselles , dis-je , ne seront-elles pas aussi damnées?

Angelique voyant bien que le discours s'adressoit à elle , prit la parole , & dit en riant , Monsieur l'Abbé , défiez vous un peu de Zeroandre sur mon chapitre ; nous sommes broüillez ensemble.

Ne craignez rien, Mademoiselle, dit Theotée ; ny luy , ny moy, n'avons pas le pouvoir de dam-

A iiij

ner personne Je sçay même que bien loin d'estre l'instrument de toutes ces vanitez, vous faites vostre possible pour les retrancher; & d'ailleurs je n'ignore pas que ces grandes assiduez & ces fatigues continuelles qu'il faut avoir auprès de certaines Maistresses chagrines, inquietes, changeantes & coleres, ne soient comme une espece de martyre, par où leurs Demoiselles se peuvent sanctifier, si elles le reçoivent comme de la main de Dieu, avec patience & soumission.

Je suis ravie me dit doucement Angelique, d'entendre Monsieur l'Abbé: il lit dans mon cœur. Mais interrompt Zeroandre, tu parle entre tes dents, Angelique: que dis-tu? Ce que je dis? reprit elle, je demande à mon tour à Monsieur l'Abbé, que deviendront ces Messieurs les diseurs de rien, qui sont qua-

DE LA PARESSE. 9

tre heures à la toilette d'une Dame à épiloguer sur une cadette, sur une piece de brocard, sur un point, sur une guipure, à railler, à piller l'un & l'autre, à faire perdre la Messe à nos Dames, ou à nous reduire-là, que si nous l'entendons, c'est après avoir couru tout Paris, pour trouver de ces Messes paresseuses, qui nous servent de Messe & de Vespres, & que l'on entend bien souvent avec les mêmes causeurs, qui prennent pretexte de donner la main à Madame, pour avoir occasion de la cajoler dans l'Eglise, où la Demoiselle n'est pas si proche de sa Maistresse?

Tout beau, tout beau Angelique, cria Philargie, je le veux, reprit Angelique, mais je me defendray. Tu as raison, Angelique, dit Zeroandre, au moins si tu est damnée, nous le ferons de ompagnie.

Ils alloient encore s'échauffer: mais Theotée prenant la parole, à Dieu ne plaise, dit-il, il ne faut estre damnez, ny les uns, ny les autres. Il faut changer une vie si dereglée en une vie Chrétienne.

Vous estes trop severe, Monsieur l'Abbé, dit encore une fois Philargie. Je ne voudrois pas que vous fussiez mon Confesseur.

Je sçay, Madame, repliqua-t'il, que je n'ay ny assez de capacité ny assez de vertu pour le pouvoir estre; & je ne suis pas même venu en intention de vous catechiser. Je ne sçay comme la conversation s'est engagée jusques-là, je vous demande pardon, Madame, de vous avoir esté peut estre importun. C'est assez que j'aye à vous parler de l'affaire de ce pauvre prisonnier, pour laquelle je me suis donné l'honneur de venir tant de fois

icy, selon le commandement absolu que vous m'en aviez fait. Je benis Dieu de ce que j'ay celui de vous rencontrer au logis cette après dînée.

J'en suis bien-aîse, Monsieur l'Abbé, dit la Dame, & je ne me plaint pas de la petite incommodité qui m'a aujourd'huy arrestée au logis, puisque j'ay le bon-heur de vous voir.

Surquoy Theotée, faisant l'étonné; Quoy, Madame, s'écria-t'il, vous estes indisposée? je suis un mauvais courtisan: je vous prie de m'excuser. Je devois avoir commencé ma visite par ce compliment; mais j'ay crû en vous voyant sur le lit, que c'estoit seulement pour vous reposer.

Il y a quelque chose de plus, dit la Dame, j'ay esté tourmentée d'un mal de dents, depuis deux jours, & je n'en suis pas

encore tout à fait bien guerrie.

Mais mon Dieu, Monsieur l'Abbé, je ne sçay ce que vous direz de moy, je n'ay encore rien fait pour nostre prisonnier. Il m'a fallu sortir toutes les apres-dinées pour des visites & des promenades que l'on ne peut refuser. En verité on est miserable, les jours passent sans qu'on s'en apperçoive.

J'en suis fasché, Madame, reprit Theotée: Car il ne s'agit que de faire une simple civilité à Monsieur *Fenerose*, qui demeure d'accord de le laisser sortir aux conditions dont ils sont convenus ensemble, pourvû qu'il sçache que vous prenez quelque part aux interets de ce pauvre homme. Il ne s'agit donc, Madame, que de dire une parole; & cependant depuis trois mois qu'il vous a plû de vous offrir vous-même pour cette charité, je ne

ſçauerois vous dire , combien ce miserable-là a ſouffert dans la priſon où il meurt de langueur, pendant que ſa femme & cinq petits enfans meurent de faim au dehors. J'eſpere donc , Madame , que vous aurez la bonté de vous en ſouvenir.

Là deſſus quelqu'un ayant frappé à la porte , la Dame interrompit l'Abbé, & criant, Angelique voyez à la porte : on heurte. Angelique va voir : & revenant ; c'eſt dit-elle , le laquais de *Nientilde* : te voila donc, petit pied , dit la Dame , comment ſe porte , Madame la Marquiſe : fort bien , Madame , répond , le laquais : elle vous baiſe tres-humblement les mains , elle m'a envoyé pour ſçavoir l'eſtat de voſtre ſanté , ce que vous ferez cette apresdinée , & ſi vous aviez la bonté de l'attendre , elle viendrait vous prendre pour aller enſemble au Cours.

La Dame se radoucissant ; mon amy , répondit-elle , tu luy diras , que je luy suis bien obligée : que je me trouve un peu mieux , & que je l'attendray. Et Zeroandre prenant la parole : laquais , dit-il , fais mais baise-mains à Madame la Marquise , & dis luy que j'auray l'honneur d'accompagner Madame.

II.
*Des divertis-
sements
pris par
coustu-
me.*

JE ne pense pas , M. l'Abbé dit-il , en riant à Theotée , que vous le trouviez mauvais ; car le cours est une promenade , & la promenade est un plaisir innocent.

Voila de mes saints , Monsieur l'Abbé , s'écrie incontinent , Angelique. Dieu ! qu'ils auroient bon besoin , d'une forte remontrance : tout est innocent à leur compte.

Ne voyez-vous pas , Mademoiselle , reprit Theotée , que

Monfieur veut fe divertir ? Il ſçait mieux qu'il ne dit.

Non certes, Monfieur l'Abbé, répond, Zeroandre, je le dis, comme je le penſe, & je croy en verité que ce n'eſt point peché d'aller au Cours.

Et moy, dit bruſquement Theotée, je croy qu'il y en a ſouvent un tres-grand. Non que ce ſoit, parce que le Cours eſt une promenade : Car la promenade eſt permife, quand on la prend pour ſe delaffer de quelque travail honneſte qui ait long-temps tenu l'eſprit & les ſens occupez, afin de ſe remettre à ce travail, ou a quelque bonne œuvre après ce petit relaschement ; mais parce que le cours, comme on en uſe, eſt devenu comme un métier, ſans dire qu'il eſt ſouvent le rendez-vous de gens qui y cherchent occaſion de mal faire.

Mais d'où vient donc, inſiſta

Zeroandre, que tout est criminel? en verité je suis un peu embarrassé.

Je vous le ferois bien-tost voir, continua Theotée, si c'estoit icy le lieu & le temps.

Et pourquoy non, Monsieur l'Abbé, reprit Zeroandre? Madame, ne sera pas faschée d'entendre de bonnes choses: Car enfin, quand ce ne seroit que la honte d'ignorer ce qu'il importe de sçavoir, il est toujours bon de se faire instruire, pour parler de ces choses-là dans la rencontre. Dites, dites, Monsieur l'Abbé, reprit la Dame, je seray bien-aise de vous entendre, & Angelique secondant sa Maistresse: hé dites, Monsieur l'Abbé, reprit-elle, voila de belles ames à gagner.

En effet, reprend Theotée, je ne pense pas qu'ils ayent l'intérieur mauvais: mais comme a dit, Monsieur,

Monſieur, les deſordres ne viennent que de noſtre ignorance, & de noſtre negligence.

Que ſi nous nous regardions nous même interieurement & ſans ceſſe, nous verrions en premier lieu que la ſource de tout nos maux eſt, comme chacun ſçait, l'amour propre, ou l'amour deſordonné de nous même. *Tout peché, dit un grand Saint, venant d'un deſir deregulé de quelque choſe qui nous plaiſt, il ſ'enſuit que l'amour deſordonné de nous même qui renferme ce deſir eſt la cauſe de tout peché.* Et en ſecond lieu, que comme l'huile nourrit le feu d'une lampe, de même cét amour eſt continuellement ſoutenu par l'orgueil & par la pareſſe.

L'Ecriture pour cela appelle l'orgueil *le commencement de tout peché.* Or chacun peut facilement connoiſtre & ſentir en luy-même.

III.
D'où
vient la
vie relâ-
chée.

S. Thom.
1.2 q. 77.
art. 4.

Eccleſia-
ſtique 10.

me les effets de cette verité , & ainsi il n'est pas besoin d'un long discours pour faire voir combien ce vice est pernicieux , & combien il est opposé à la vie que JESUS-CHRIST nous a prescrite, pour estre dignes de participer à la gloire qu'il nous a meritée de Dieu son Pere , par son humilité.

Mais quelque pernicieux que soit cet effet de l'amour propre, la Paresse l'est en quelque sorte encore davantage , & elle a une malignité d'autant plus dangereuse , qu'elle prend pour nous perdre une route toute differente de celle de l'orgueil. Celuy cy fait tout avec éclat , ou en se faisant , comme je viens de dire, tellement sentir en nous-mêmes, que chacun qui s'examine avec quelque attention , peut bien connoistre qu'il sent en luy un mouvement de superbe , toutes les fois , par exemple , qu'il se

DE LA PARESSE. 19

trouve sensible ou à l'ambition;
ou à quelque offense, & à quel-
que mépris.

Mais la Paresse est une maladie
qui se tient cachée dans le fonds
de nous mêmes, qui se rend im-
perceptible, lors même qu'elle
se répand le plus visiblement
dans toutes nos actions.

D'Où vient qu'un bel esprit
a dit avec autant d'éloquen-
ce que de raison, *Que toute lan-
guissante qu'elle est, elle triomphe
de l'homme, elle usurpe sur tous les
desseins, & sur toutes les actions de
la vie, elle y détruit & y consume
insensiblement toutes les passions &
toutes les vertus. Que c'est la plus
inconnue, comme la plus ardente &
la plus maligne de toutes nos pas-
sions, quoy que sa violence soit in-
sensible, & que les dommages
qu'elle cause soient cachez. Que si
nous consideront attentivement son*

IV.
Tableau
de la
Paresse.

Reflex.
mor. p.
289.

pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maistresse de nos sentimens, de nos interets, & de nos plaisirs mêmes. Que c'est la Remore qui a la force d'arrester les plus grāds vaisaux; Que c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires, que les écueils & les plus grandes tempestes. Que le repos de la Paresse est un charme secret de l'ame, qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites, & les plus opiniastres resolutions. Que pour donner enfin la veritable idée de cette passion, il faut dire que la Paresse est comme la beatitude de l'ame, qui la console de toutes ses pertes, & qui luy tient lieu de tous les biens. Mais Dieu! quelle beatitude qui nous fait perdre la veritable felicité pour laquelle nous sommes au monde! Quelle beatitude? qui nous meine à une damnation éternelle, en nous y conduisant d'excuse en excuse, comme si

Reflex.
mor. p.
290.

nous tombions du haut d'un precipice rencontrant un arbre en chemin , & roulans de branche en branche jusqu'au fond de l'abîme.

Fort bien , Monsieur l'Abbé, interrompit Zeroandre.

C'est d'où vient , continuë Theotée, que rien n'est peché, que tout est innocent, que tout est vertu, parce que cela est revêtu de l'image de cette tranquillité, dont la Paresse nous enchante ; & cependant comme elle est elle-même un peché & un des sept pechez capitaux, bien loin que tous ses effets soient innocens ou indifferens, ce sont aussi de veritables pechez, & même d'autant plus d'ange-reux que l'on ne les croit pas tels , se dissimulant à nos yeux comme leur mere.

Voila qui me plaist , s'écrie Angelique.

V.
Définition de la
Paresse.

S. Thom.
2. 2. q. 35.
art. 2.
Ib. q. 35.
art. 3.

OR cette Paresse, selon la définition des Peres, dit Theotée, est un engourdissement, un chagrin, une tristesse, une pesanteur qui nous oste le courage, & nous fait repugner à toute bonne action, autant qu'elle haït le travail, autant aime-t'elle le repos du corps. En sorte que comme la charité qui nous excite à embrasser la vie Evangelique, qui estant ou devant estre une penitence continuelle est opposée aux sens & à l'aise du corps; la Paresse au contraire est opposée directement à la charité, & nous porte à fuir ce qui semble penible, & à chercher par tout cette aise & ce repos.

VI.
Effets
intérieurs
de la
Paresse.

ELle repugne entierement à la vertu, & à tout ce qui est de Dieu: Elle engendre en nous une certaine malice, qui nous fait abhorrer toutes les choses qui re-

gardent nostre salut. Elle imprime en nous de l'indignation & de l'amertume contre toutes les personnes qui nous exhortent à la vertu, ou par leurs paroles, ou par leur exemple. Elle nous donne, pour ainsi dire, du découragement pour toutes les choses pieuses, qui sont revêtues de la moindre difficulté: & ce découragement produit en nous un desespoir d'atteindre à la vertu; ce qui empesche que nous ne fassions aucun effort pour y parvenir.

De plus, elle cause en nous un engourdissement & de la froideur jusqu'à l'insensibilité, à l'égard de toutes les choses, qui nous sont ordonnées pour bien vivre: & de cet engourdissement vient l'oïveté, qui est celle qui ne fait rien, & un certain assoupissement ^a qui nous fait faire lâchement & negligem-

S. Thom.

2. 2. q. 35.

art. 4.

^a Pigredo
immittit
soporem,
& anima
dissoluta
esuriat.

Prov. 19.
15.

a Pigritia
& torpor
pertinent
ad execu-
tionem:
ita tamen
quod pi-
gria im-
portat
tarditatē

ad exequendum, torpor remissionem quandam importat in
ipsa executione, S. Th. 2. 2. q. 54. art. 2.

b Rom. cap. 12. 11.

c Nullus
diu ab
que de-
lectatio-
ne potest
manere
cum tri-
stitia.
Arist.
Eth. 8. c.
5. & 6.

ment a le peu que nous faisons,
contre ces paroles de saint Paul:
*Ne soyez point lasches dans vostre
devoir; conservez-vous dans la fer-
ueur de l'esprit; souvenez-vous que
c'est le Seigneur que vous servez.*^b

De cette Pareille vient aussi la
dissipation; & comme une éva-
poration d'esprit, qui nous
porte à mille choses illicites; &
à tous ces divertissemens exte-
rieurs, qui entretiennent le dé-
goust que nous avons des choses
de Dieu: c & de cette malheu-
reuse source viennent ces con-
tre-temps où tombe nostre es-
prit, quand il s'abandonne à
plusieurs choses tout à la fois:
De-là dérive aussi la curiosité cō-
tinuelle, qui nous porte à tout
sçavoir, à tout penetrer, à tout
entreprendre: De-là viennent en-
core ces vaines conversations sans
fin

fin & ces inquietudes si frequentes qui sont cause que nous nous trouvons toujours mal en quelque posture que nous nous mettions, ce qui marque le peu d'affiette de nostre esprit. Et enfin cette legereté, cette instabilité continuelle, qui nous fait changer à tous momens de place, de sentimens, & de desseins. Voilà les estranges maux que la Paresse opere en nous, & qu'elle même nous cache, comme nous avons dit.

S. Thom.
2. 2. q. 8.
art. 4.

En verité, s'écrie Angelique, beaucoup de personnes auroient bon besoin d'en estre instruites.

Il est facile après cela, continuë Theotée, de tirer deux conclusions de tout ce que j'ay avancé. La premiere, que la Paresse est un peché mortel, puis qu'elle esteint dans nous la charité qui est un zele pour les choses de Dieu & de nostre salut : Et

C

la seconde que toute cette vie qui roule sur cette Paresse, & ^{qu'} par consequent est une mort plutôt qu'une vie, n'est qu'un péché continuel, puisque c'est l'effet criminel d'une cause criminelle. Voila qui seroit étrange, dit Zeroandre.

Si vous ne m'en voulez croire, reprit Theotée, croyez en un des maistres de la Morale Chrétienne, *si*, dit-il, *on obmet par negligence les choses qui sont necessaires pour faire son salut, & si la volonté se relasche par negligence à l'égard des choses qui regardent Dieu, jusques à renoncer à son amour, c'est un péché mortel.*

S. Thom.
2. 2. q. 54.
art. 3.

Or vous sçavez, Monsieur, que l'amour de Dieu consiste à garder ses Commandemens, à faire de bonnes œuvres, à vivre utilement dans la condition où sa Providence nous a mis. Et c'est pour cela que l'Ecriture dit,

que *quiconque se neglige dans la*
voye, il tombera dans la mort.

Prov.
19. 16.

Ainsi . . . à la porte Angelique,
 dit, Philargie, on heurte, An-
 gelique, va & rapporte que
 c'est Nientilde qui vient prendre
 Philargie, elle se leva donc
 aussi-tost de son lit, & fit ce
 compliment à Theotée: Vous
 m'excuserez, Monsieur, pour
 aujourd'huy; mais demain sans
 faute, nous travaillerons à l'af-
 faire que vous avez si fort à
 cœur. Ne manquez pas au moins;
 je vous attendray, & moy, Ma-
 dame, reprend Theotée, j'auray
 l'honneur de vous voir, puisque
 vous me l'ordonnez. Je m'y trou-
 veray aussi, dit Zeroandre & nous
 philosopherons encore ensemble.
 Ne croyez pas vous mocquer,
 dit Angelique, il faut que Mon-
 sieur l'Abbé acheve: Car je voy
 bien où il en veut venir, & ja-
 mais sujet ne fut plus à propos.

C ij



SECOND ENTRETEN.

*Effets extérieurs de la Paresse , vie
& occupations paresseuses des
gens du monde.*

NIentilde à qui Zeroandre avoit fait recit de la conversation , & qui est une Dame d'esprit, mais passionnée pour le jeu , voulut le lendemain estre de la partie , elle vint avec luy chez Philargie ; ou à peine firent-ils entree, que voila Theotée qui arrive , & qui trouvant Philargie au lit, en fut un peu surprise : neanmoins s'approchant civilement.

Je ne veux pas, Madame, luy dit-il , commettre même faute qu'hier ; & j'ay peur tout de bon que vous ne soyez malade.

Je me blessay un peu hier en dé-

cendant de Carrosse, mais M.
ce ne fera rien. Asseyez - vous :
donnez un siege à M. l'Abbé.

Madame, je vous rend tres-
humble grace, reprend Theotée,
je m'en retourne. Je reviendray
une autrefois, aussi bien je voy
que vous avez compagnie.

Nullement, Monsieur, inter-
rompt Zeroandre, vous ne vous
en irez point : c'est une Dame
que j'ay amenée au Catechisme.
Vous raillez toujours Monsieur,
reprend Theotée.

Laissez le dire, Monsieur l'Ab-
bé, dit Angelique; c'est un mort
qui parle.

Comment un mort, replique
Zeroandre.

Oüy un mort, dit Angelique:
car la vie que vous menez est
une mort, & c'est là où on in-
terrompt hier, Monsieur l'Abbé.

Voyons donc M. l'Abbé, re-
prend Zeroandre, comment vous

nous prouverez ce Paradoxe.

Il me seroit fort difficile, M. répondit Theotée : car je ne suis pas du sentiment de Mademoiselle. Dieu me garde de vous blâmer, ny qui que ce soit. Ce que je disois hier estoit seulement pour attaquer le vice, non pour insulter à personne, & je voulois seulement dire, que qui que ce soit qui mene une vie paresseuse, mene comme une vie morte.

VII.
*Som-
meil pa-
resseux.*

ET en effet, M. pensez-vous que ces personnes là vivent d'une vie Chrétienne, qui passent les deux tiers de leur vie dans le lit ; qui....

Ah, M. l'Abbé, interrompt Zeroandre. Vous exagerez.

Vous me pardonnerez, M. reprend Theotée. Il vous seroit aisé, si vous vouliez, d'en faire la supputation. A quelle heure par exemple vous levez-vous, M.

Entre quatre heures & midy,
répond Angelique en riant.
Comptez.

A dix heures, répond Zeroandre.

N'ay-je pas deviné, reprend
Angelique.

Supposons maintenant, pour-
suit Theotée, qu'un homme de
vostre âge doive se lever à cinq
heures du matin, comme en ef-
fet, il le faudroit; & vous trou-
verez qu'il perd cinq heures de
temps par jour, à ne se lever qu'à
dix heures. Que si après cela
vous comptez à combien revien-
nent toutes ces heures là, en un
an, vous en ferez des mois en-
tiers; & puis comparant ces mois
à toute la vie d'un homme, vous
trouverez selon mon compte,
qu'il en perd la meilleure partie.
Cependant, M. vous sçavez que
nous n'avons rien au monde de
si cher que la vie: & n'est-il pas
vray, que vous entreprendriez

toutes choses contre un homme qui voudroit vous l'oster ?

Sans doute, répond Zeroandre.

Et bien , continuë Theotée. Vous vous l'ostez vous-même : Car si , comme dit Plinè ; vivre, c'est veiller. Il s'ensuit que dormir n'est pas vivre. Et en effet, vous sçavez que l'on dit ordinairement que le sommeil est l'image de la mort.

Les Poètes , interrompt Angelique , feignent qu'il vient des Enfers , & qu'il est le frere de la mort.

Ainsi poursuit Theotée , ceux qui dorment ne sont comptez ny entre les vivans , ny entre les morts ; & bien plutôt entre les morts , qu'entre les vivans : mais pour pousser la chose plus loin, n'est-il pas vray , que comme vous mettriez tout en usage contre un homme qui attaqueroit vostre vie. Vous regarderiez au

contraire , comme un Dieu, celui qui auroit le pouvoir d'ajouter dix années de plus à votre vie ?

Il me semble, répond Zeroandre, qu'il n'y a rien au monde que je ne luy donnasse volontiers.

Et c'est, reprend Theotée, ce que vous pouvez vous faire à vous même sans le secours d'aucune magie en vous levant plus matin.

En effet , interrompt Angelique : je commence à voir que c'est peut-estre cette Paresse qui fait dire à la moitié du monde, que la vie est trop courte , & qu'il n'y a pas moyen de s'y perfectionner en aucune chose.

C'est cela même , reprend Theotée ; & cependant ils abregeant eux-mêmes leur vie en se plaignant qu'elle est trop courte. Elle seroit bien assez longue , si on la menageoit bien.

Oüy, Monsieur, l'Abbé s'écrie Zeroandre ; mais le moyen de se lever matin , quand on se couche tard , on viendra de souper en ville , on viendra d'une assemblée , on viendra de jouïr , on se couchera quelquefois de jour , & vous voulez que l'on se leve matin. Avec cela vous sçavez que la coustume est un autre nature. Je ne croy pas que jamais je pusse me lever matin , quand il s'agiroit de la vie , comme vous dites. Car enfin , il faut que je dorme.

Je ne dis pas le contraire , répond Theotée , il faut dormir ; & tous les hommes , tous les animaux , où si vous voulez toute la nature a besoin de repos. C'est par là que les forces se reestablissent , & que pour ainsi dire la nature renaist tous les jours , & fort du tombeau où le sommeil sembloit l'avoir ensevelie. Mais

il faut prendre son temps pour dormir : & moderer ce sommeil : & c'est une foible raison , que d'alleguer la coustume. Une coustume surmonte une autre coustume. Vous n'avez qu'à vous coucher de bonne heure , vous vous accoustumerez à vous lever matin. Vous n'avez qu'à envisager les choses , comme elles sont en elles-mêmes , & non pas selon l'abus que l'on en fait , alors vous trouverez qu'il n'y a rien , comme disoit un Philosophe , de plus precieux que le temps : & que le matin en estant la partie la plus precieuse , c'est perdre le plus precieux , de la plus precieuse chose du monde.

Et en effet , supposons , par exemple , qu'une personne , comme vous , M. veille ou doive s'appliquer au Cabinet , où à quelque autre chose , il n'y a point de temps plus favorable que le

matin : Car alors l'homme est tout à fait à luy. Le corps qui a esté rafraischy par le sommeil est vigoureux , tous les organes sont tranquilles , l'esprit est serein ; & c'est alors , comme dit un Sage , que cette partie de ce souffle Divin respire en nous ; qu'elle est conforme à la pureté de son origine , & qu'elle nous enleve aux bonnes choses.

Tout le contraire arrive après le repas : Car alors nous ne sommes presque plus à nous-mêmes. Le corps plein de viande appesantit l'esprit : & même c'est contre le bon regime de détourner par l'application , les esprits qui sont occupez à la digestion. Après souper encore moins.

Je songe , dit Angelique , que ce pourroit bien estre la raison de ce que j'ay leu , ou entendu dire , que les anciens ne disnoient presque point : ils ne faisoient

qu'un repas qui estoit le soir à souper sur les quatre heures. Par ce moyen, je voy qu'ils suivoient la maxime que dit M. l'Abbé; ils faisoient durer le matin le plus long-temps qu'ils pouvoient pour avoir l'esprit libre, & capable de vacquer à l'estude & aux affaires.

Ils en usoient ainsi, reprend Theotée; & nous voyons que dans les regles de cette belle discipline des Romains, qui sont nos maistres pour la prudence, il estoit ordonné aux gens de guerre de disner debout, & de ne rien manger de chaud. Et pour le souper, il leur estoit permis de manger assis ou couché, selon leur maniere, de tout ce qu'ils pouvoient s'apprester. Et c'est cette grande temperance, & ce bel ordre pour toutes choses qui ont fait ces grands hommes.

Mais M. l'Abbé, interrompt

Zeroandre , vous avez beau dire , je trouve que c'est toute la même chose : Car que je me leve tard , je me leve toujours après avoir dormy , après m'estre rafraischy , & je puis m'occuper tout de même qu'un Senateur Romain , si vous voulez.

Il y a deux choses à dire sur cela , M. répond Theotée : Car en premier lieu , où vous dormez trop , où vous dormez modérément. Si vous vous couchez , par exemple , à une heure après minuit , & que vous vous leviez à dix-heures , c'est sans beaucoup calculer dormir neuf heures , & c'est trop.

C'est , disent - ils , interrompt Angelique , que le sommeil engraisse.

Sans doute , reprend Theotée , c'est pourquoy le grand sommeil n'est bon que pour des bêtes que l'on engraisse pour la

cuisine ; mais pour l'homme qui doit agir de l'esprit, il doit même éviter s'il peut cette graisse, puis qu'elle est un obstacle aux fonctions de l'ame. Mais pour revenir, il est certain en second lieu, qu'encore même que vous ne dormiez que modérément, & que vous ayez en vous levant cette sérénité d'esprit, dont vous parlez, vous n'avez pas de temps pour vous en servir, en vous levant tard. Car quoy qu'il y ait plusieurs personnes, qui en usent comme vous, & qui se leve tard : néanmoins la masse de la nature roulant sur d'autres principes, il faut de nécessité vous y conformer & la suivre comme un torrent, qui entraîneroit malgré vous cette Paresse. Et ainsi il arrive que vous ne faites point les choses que vous devriez faire, ou que si vous les faites ; c'est imparfaitement & toujours dans le desordre.

C'est pourquoy, comme le Soleil est la regle du temps, c'est sur luy qu'il faut regler toutes les choses qui dépendent du temps. La nature a pris la nuit pour dormir : & le Soleil, quand il se leve rappelle toute la nature à l'action, & l'homme particulièrement. De maniere qu'il n'y a rien de si honteux, que de dormir quand toute la nature veille. Le Soleil même qui vient le matin éclairer vostre chambre, semble venir vous reprocher la perte que vous faites de passer la meilleure partie de vostre vie dans le lit. Il semble vous dire que l'on n'allume pas un flambeau pour se voir dormir. ^a

^a Ex
Erasme
coll. Di-
luc.

Il est vray, M. l'Abbé interrompt encore Zeroandre, vous dites merveilles : mais est-ce que vous voudriez que les personnes de qualité ; les Dames se levasent comme des manœuvres.

Je

Je soustiens au contraire qu'il n'y a rien qui nuise, tant à la santé, ny même à l'esprit, que de ne point dormir. Je connois certains matineux, qui ne sçauroient estre un moment assis en compagnie, sans qu'il dorment. Aussi-tost qu'ils ont disné ou soupé, ils dorment le morceau dans la bouche; si vous voulez leur parler de quelque affaire, ils dorment, & ainsi ces esprits vigilans & sereins dorment par ce moyen nuit & jour, & ne sont bons à rien.

Et ceux-là, M. dit Theotée, qui se rendent ainsi inutiles en s'accablant par trop d'inquiétude & d'agitation pechent autant que ceux qui se tiennent trop long-temps au lit: Car chacun se doit connoistre. Il y a des temperamens qui demandent plus de sommeil les uns que les autres. On doit avec cela regarder l'âge, & se faire ensuite une regle.

D

On dit, interrompt Angelique, que c'est assez de dormir sept heures quelque âge que l'on ait.

On ne peut pas, reprend, Theotée, donner une regle bien certaine, chacun doit se la faire foy-même; mais en cela, comme en autre chose, il faut bien prendre garde d'écouter la Paresse, sous l'apparence de la santé.

Car en effet, continuë Theotée, on ne sçauroit dire que des personnes vivent & vivent Chrétiennement, qui estant en parfaite santé & dans la vigueur de l'âge, se levent néanmoins à onze heures, où à midy, après s'estre rafraîchies d'un remede, après avoir déjeuné au lit, où pris un bouillon; qui s'en vont de là au miroir pour y estre deux heures où plus à se parer, à se farder, & à entendre dans les occasions, cent dangereux discours?

ET qui voyant leur Paresse accablée par le temps, feront le plus souvent par grimace, dire la Messe dans une Oratoire, ou bien iront à la faveur d'une écharpe, l'entendre à grande hâte dans l'Eglise la plus proche pour se délivrer vite de cette obligation, comme d'un embarras importun, & revenir après cela à leur toilette; où si elles ne vont à la Messe cachée d'une écharpe, elles s'y en iront parées magnifiquement, pour se faire regarder, & se servir de l'Eglise comme d'un rendez-vous, où comme d'un Theatre, où elles viennent montrer en public, leur visage & leur pompe, voilà pour le matin.

VIII.
*Devotio
paresseuse.*

L'Aprèsdinée, s'employe à recevoir où à rendre d'inutiles visites. Jouer, si elles aiment le

IX.
Occupations inutiles.

D ij

jeu , y passant souvent non seulement les jours , mais les nuits à se mesler de cent choses vaines , de cent affaires , de cent intrigues , à faire cadeaux & collations ; à aller à la Comedie , à la promenade , & après avoir soupé sur les dix ou onze heures , à courir les assemblées & le bal , pour ne rien dire de plus criminel.

Appellez-vous cela , je vous prie , vivre Chrestiennement , & d'une vie même , qui soit moralement supportable ?

Et afin que vous ne croyez pas que je fasse cette exageration à plaisir , voyez ce que saint Paul en dit , parlant de ces jeunes veuves , qui menent une vie de mollesse & de vanité : *Elles deviennent faineantes* , dit-il , *& s'accoustument à courir par les maisons ; & elles ne sont pas seulement faineantes ; mais encore causeuses &*

DE LA PARESSE. 45

*curieuses , s'entretenant de choses,
dont elles ne devroient point parler.*

Que diront-nous avec cela du
desordre , de l'embarras , & du
scandale que produit cette sorte
de vie parmy le monde , & dans
les maisons de ces paresseuses, où
tout est en confusion?

Mais , Monsieur l'Abbé in-
terrompit Zeroandre , que ce
discours impatientoit , vous
vous emportez , Quel mal font
ces femmes où ces hommes,
qui vivent ainsi ? vous nous
faites les choses bien terribles:
à vostre compte on offenserait
même Dieu , d'entendre la
Messe.

Je ne veux pas dire , reprend
Theotée , que ce soit mal fait
d'entendre la Messe ; à Dieu ne
plaise. Je sçay au contraire qu'il
n'y a point dans la Religion d'a-
ction plus sainte , ny par laquel-
le un Chrestien puisse obtenir les

D lij

1. Thimo.
chap. v.
13.

graces du Ciel , avec plus de facilité & d'abondance , que par cét auguste sacrifice ; mais je vous sôûtient que n'y assistant que par maniere d'acquit , & dans cét engagement de vie Paresseuse , sans aucune resolution , & même sans aucun desir de la quitter , cette Messe qui est en soy d'une efficace infinie , ne sert qu'à rendre plus coupable celuy qui l'entend de cette sorte , par l'abus & la profanation qu'il en fait , & à attirer sur luy la colere de Dieu & sa vengeance , au lieu d'en attirer les graces & les misericordes.

X.
*Travail
 & pei-
 nes inu-
 tiles des
 occupa-
 tions pa-
 resseuses*

JE pourrois vous faire compren-
 dre ces veritez bien au long par
 les principes de nostre Religion ;
 mais pour me rendre plus intelli-
 gible , je ne vous rapporteray qu'un
 exemple sensible , & qui est assez
 connu ; c'est celuy des vierges fol-

les & paresseuses de l'Evangile, qui ne fait pas mal à nostre sujet. Elles viennent comme vous sçavez pour se presenter à l'Epoux, mais elles y viennent sans huile dans leurs lampes ; c'est à dire vuides de bonnes œuvres ; & comme elles s'en apperçoivent, elles cherchent d'abord à satisfaire leur Paresse en mandiant l'huile, où les bonnes actions des vierges sages & vigilentes, mais parce que c'est une chose qui ne se partage pas, & que le bien & le mal que nous faisons suit personnellement un chacun de nous, elles sont contraintes de surmonter à la fin leur Paresse, & d'aller elles-mêmes chez les vendeurs d'huiles ; c'est à dire de travailler elles-mêmes à acquérir la vertu : elles y vont en effet ; mais cette peine, où cette bonne action, leur est comptée pour rien, parce

qu'elles ne l'ont point faite en temps & lieu, au contraire pendant qu'elles se donnent cette fatigue, comme nous nous en donnons tous les jours, quand par nécessité ou par respect humain nous faisons quelque bonne œuvre; l'Epoux vient qui leur ferme la porte, & leur dit nonobstant cette bonne action, comme il nous dira, lorsque nous auront, comme elle, mené une vie feineante & paresseuse, sans penser à nostre mort & à l'arrivée de cét Epoux celeste, qui viendra nous juger, *ie ne vous connois point.*

Math. 25.

En effet ne vous y trompez pas, & ne vous imaginez point, que parce que ces personnes ne font peut-estre rien de mal visiblement, non plus que l'on en feroit estant dans un profond sommeil, elles menent pour cela une bonne vie, il n'en est pas ainsi; car ne
rien

DE LA PARESSE. 49
rien faire du tout, c'est mal faire,
aussi bien que de faire quelque
chose qui ne serve de rien, ou
tout autre chose que ce que l'on
est obligé de faire.

D'où vient qu'encore que d'un
costé le peché suppose toujours
quelque action, & que d'ailleurs
la Paresse soit veritablement une
oisiveté & une inaction conti-
nuelle, elle ne laisse pas d'estre
peché; la raison est parce que
toutes les actions que nous fai-
sons hors de nostre devoir, sont
comme j'ay déjà dit, autant d'ef-
fets de nostre Paresse, dont elle
s'entretient & se nourrit, fussent
elles penibles & laborieuses: la fin
& l'intention estant toujours ce
qui donne le prix à l'action dans
les choses morales.

S. Thom.
q. 35. a. 4^o

Je n'entends pas bien cette
Theologie, dit Zeroandre,

Donnons en un exemple, re-
prend Theotée, pour la mieux
E

50 T R A I T E'
comprendre , & prenons même
l'affaire qui m'a amené icy.

Il s'agit d'exhorter Madame à
prendre son temps pour aller voir
un homme en faveur d'un pauvre
prisonnier , & après cela peut-
estre aller visiter pour un mo-
ment ce miserable dans sa prison.

Cette œuvre de charité se pre-
sente à Madame , non seulement
éloignée de tout plaisir , mais re-
vestuë d'apparences dégoutan-
tes , comme de la peine de faire
une visite , qui n'a point d'attrait
pour elle , & de se priver pendant
ce tems-là , d'autant de divertisse-
mens : d'entrer dans une prison ,
dont l'aspect donne de l'horreur ,
dont la saleté , la puanteur , & la
misere sont difficiles à souffrir à
des voluptueux. Et incontinent
la Pareille qui repugne , comme
nous avons dit , à la charité , com-
mence son jeu ordinaire , fait
différer l'action , pour s'en dif-

penſer après tout à fait , & porter enſuite à embraffer les occasions de plaifir qui ſe preſentent , comme celle dont le laquais de Madame la Marquiſe, entendant Nientilde , vint hier tenter Madame , en luy propoſant une promenade , au même temps que de mon coſté je luy propoſois une œuvre de charité.

Et ainſi il arriva que comme Madame accepta le divertiffement ou Madame la Marquiſe l'engagea , la Pareſſe , qui comme j'ay dit , à du degouſt pour les choſes mauvaiſes en apparence & bonnes en effet , & du plaifir de celles qui en apparence ſont bonnes , & qui en effet ſont mauvaiſes , toutes les actions que fit Madame par ce motif furent des actions de Pareſſe , quelque peine qu'elle y euſt , quand même, par exemple, eſtant au cours, elle euſt eſté eſtouffée de pouſ-

E ij

S. Thom.
2. 2. q. 35.
art. 1.

fiere, ou qu'à son retour son carrosse venant à rompre, elle fust revenue à pied en son logis avec grande peine; toute cette fatigue, cette sueur, cette agitation, cette action toute penible qu'elle eust esté, n'estant que l'action d'une paresseuse, n'eust esté d'aucun merite.

Cela est solide, s'écrie Angel.

Je vous assure dit à son tour Nientilde, que M. l'Abbé ne dit point de bagatelles, & je suis bien-aïse d'estre venue icy.

Madame la Marquise reprend Theotée, me donne trop de confusion pour continuer.

Vous me pardonnerez M. l'Abbé, dit Nientilde, c'est pour vous y obliger encore davantage, & je vous en prie de tout mon cœur.

Je vous obeïray, Madame, reprend Theotée, je disois donc, continuë t'il, que l'action d'une paresseuse n'est d'aucun merite;

& la raison est parce que la fin de toutes ces actions n'est que le plaisir que luy suggere la Paresse; & que l'intention avec laquelle elle les fait, n'est que pour se garantir par paresse des petites peines qui se presentent à l'action que la charité demande d'elle.

Je le comprend à present, dit Zeroandre, & cela estant Madame, en se tournant vers Nientilde, nous voila bien éloignez de compte.

Sans doute, reprend Theotée, qui s'aperçoit qu'ils commencent à gouter ce qu'il dit, je pourrois même ajouster ce paradoxe veritable, que la Paresse toute oisive & toute morte qu'elle est, cause presque toutes les peines & les fatigues que l'on se donne dans la vie. Vous n'avez peut-estre jamais fait reflexion à ce qui anime les actions de la pluspart du monde, & d'où vient

qu'ils disent à toute heure , j'ay
haste : laissez-moy aller , mon Dieu
ie n'auray iamais achevé ; quelle
heure est-il ? on m'attendra ; le coche
sera party , &c.

Cette haste & cet empressement est un vent qui pousse ainsi tumultuairement une infinité de personnes , en sorte que rien ne se fait avec tranquillité d'esprit, avec application, avec loisir , & sçavez vous d'où cela vient ? remontez jusqu'à la cause , vous trouverez que cette precipitation n'arrive pour l'ordinaire que de paresse.

La plupart de ceux que vous voyez venir inquiets , haletans, suans, & hors deux mêmes, sont des paresseux, qui avant que de faire ce qu'ils devoient, ont consulté leur aise & leur commodité, ont eu peine à se déterminer & à se vaincre ; & ainsi n'ayant rien fait à temps , ils sont après obli-

DE LA PARESSE. 55
gez de faire tout à contre-temps
avec precipitation & grande peine
d'esprit & de corps.

Tout le contraire arrive, par
exemple, dans des païs où le luxe
& la delicateſſe ne regnent pas
comme icy, & où par conſequent
la jeuneſſe n'eſtant pas élevée
dans cette moleſſe & cette para-
liſie que nous voyons parmy
nous, les gens ſont laborieux, &
chacun s'applique vigoureuſe-
ment & dans le temps qu'il faut
à ce qu'il doit faire. Par ce moyen
n'eſtant jamais prevenus ny pre-
occupez par la Pareſſe, ils ſont
tout à loisir & d'un eſprit quiet
& paiſible : & au lieu que nous
ſommes inondez, pour ainſi dire,
d'impatience & d'inquietude, ils
ſont froids, & ne ſçavent ce que
c'eſt que de ce preſſer, parce
qu'ils n'en ont jamais beſoin. Ils
nous paroiſſent à la verité, lents
& ſtupides, endormis & pareſſ.

E iiij

seux , quand nous les mesurons à nostre precipitation & à nostre inquietude ; mais ce sont eux pourtant qui sont gens véritablement actifs , vigilans , prompts & diligens , si nous regardons nous-même nostre paresse.

Mais , Monsieur , interrompit Zeroandre , si par exemple , un homme ou une femme sont infirmes , s'ils ne peuvent souffrir d'actions penibles , offenceront-ils Dieu de s'en dispenser ?

Nullement , répond Theotée , car personne n'est obligé à l'impossible , aussi ne parlons nous que de ceux qu'aucun obstacle n'empesche de travailler courageusement aux choses solides & à leur salut. Surquoy chacun se doit examiner tout de bon , & ne pas s'imaginer de pouvoir tromper Dieu , en feignant d'estre infirme , au lieu que véritablement on est paresseux.

DE LA PARESSE. 57

Car comme dit un Philosophe, Sen. Epist.
lxxxiv.
*Rien n'est fermé à Dieu, il est dans
le cœur de l'homme, il se trouve au
milieu de nous-mêmes.*

Entend, penetre, & void le bien & la malice. Plaut, cap

*Et comme il est luy seul, qui void
tout d'un même œil.*

*On peut dire en effet qu'il est un vray
Soleil.* Boët. de
conf.

Je suis en verité bien-aïse, com-
mence à dire serieusement Ze-
roandre, d'avoir appris tout cela.
Je sçavois bien que la Paresse
estoit un des sept pechez mor-
tels ; mais je m'imaginois que
c'estoit seulement, ou de se tenir
comme vous avez dit, trop long-
temps au lit, ou de garder la
chambre sans rien faire.

C'est bien quelque chose, ré-
pond Theotée, & on ne peut pas
faire une peinture de la Paresse
plus juste ny plus ressemblante :
qu'en représentant un homme ou

une femme qui passe sa vie dans une oisiveté continuelle, sans aucun soin, que de boire, manger, & d'ormir. Cela ne répond pas à ce que dit l'Ecriture Sainte.

Que l'homme est naturellement fait pour le travail, comme l'oiseau pour voler.

Iob, ch. 5.

Je vous avoüe qu'il n'y a rien de plus monstrueux que cette Pareille : & je ne scay comment ces personnes n'ont honte de manger du pain qui couste tant de sueur aux autres, & de se servir pour toutes choses du travail & de la peine de toute la société civile ; sans y rien contribuer : Je ne scay, dis-je, comment elles n'ont honte d'elles-mêmes, comment elles n'ont confusion de sortir de ce monde comme elles y sont entrées, puis qu'en vérité c'est la même chose, de n'y estre pas, que d'y estre pour n'y rien faire.^a

a Mihi enim qui nihil agit esse omnino non videtur. Cic. lib. 2. De Nat. Deor.

En effet , apuye Angelique , je voudrois bien sçavoir , quelle difference il y à de la vie que ces gens-là menent presentement , & de celle qu'ils menoient dans le ventre de leur mere.

Et moy , dit Zeroandre en riant , je croy qu'il n'y aura que ces gens-là de sauvez.

Bon , dit Angelique.

Bon , reprend Zeroandre ; n'est il pas vray que Dieu au Jugement nous demandera compte de ce que nous aurons fait ?

Il est vray , répond Angelique , & bien ?

Et bien , poursuit Zeroandre , quand il demandera à ces gens-là ; venez ça qu'avezvous fait dans le monde pendant soixante ou soixante & dix années , que je vous y ay laissez , & qu'ils répondront *rien* ; n'est-il pas vray que Dieu n'aura pas sujet de damner des gens qui n'auront rien fait ?

Oüi, répond Angelique, mais il faudroit estre assurez que Dieu entendist la raillerie; autrement *ce rien* leur coustera cher. Mais Monsieur continuë Angelique, vous interrompez sans cesse M. l'Abbé.

Je ne scay plus où nous en estions, reprit alors Theotée, ha! c'estoit sur les actions inutiles de Pareffe; qui toutes fatigantes qu'elles sont, ne sont point des actions, mais des occupations qui des'occupent, pour dire ainfi, & qui entretiennent l'oïfiveté ou le vice dans la vie jusqu'à la mort.

XI.

*Gens qui
passent
leur vie
à joier.*

Que fait à vostre avis un homme ou une femme, qui passe toute sa vie dans le jeu: qui ne pense à autre chose qu'au jeu, qui vit du jeu, qui se fait un mestier du jeu. Quel desordre cela ne met-il pas dans l'interieur de ces personnes-là; songent-ils à Dieu?

songent-ils qu'ils sont au monde?
songent-ils quel jour il est seulement?

Comment Monsieur l'Abbé, reprend Angelique, il n'y a point de gens qui songent tant. Lors que Madame a passé tout le jour à jouër elle ne fait que jouër en dormant. *Vostre point ne vaut rien, i'ay la main sur vous, &c.* elle me fait mourir de rire.

Je veut dire repliqua Theotée, que ces gens-là ne songent ou ne pensent au monde à autre chose qu'à gagner, & bien souvent même par des voyes peu honnêtes, & que s'abismant ainsi dans cette passion ils ne pensent pas seulement qu'ils soient au monde. Ce qui est une vraye manie dont-ils ne sçauroient guerir que par miracle.

Mais interrompit en cét endroit Nientilde, c'est donc mal-fait de jouër?

N'en doutez pas Madame, reprend Theotée, ce ne peut estre qu'un peché de la maniere que ces gens-là jouient. Et pour vous le faire voir sensiblement, n'est-il pas vray, Madame, que quand quelqu'un, par exemple, vous a gagné cinquante pistoles, vous ne sçauriez le regarder de bon œil : & que vous ne sçauriez en bien parler ? Car si vous voulez, Madame, que je vous instruisse, il faut dire la verité.

Et bien Monsieur l'Abbé, répond Nientilde, vous avez affaire à gens de bonne foy, je vous avoüe celui-là.

Cela estant Madame, reprend Theotée, il suffit quand il n'y auroit rien de plus. Par là vous voyez que le jeu esteint la charité dans le cœur, & qu'ainsi il est criminel.

Mais il l'est encore avec cela plus qu'il ne faut pour vous obli-

ger à le detester si vous y avez quelque attache. Car laissant apart même la faineantise qu'il entretient, & le temps qu'il dérobe aux occupations qui sont de nostre devoir; n'est-il pas vray que quand on se sert de mauvaises voyes & peu sincere, c'est purement & simplement voler l'argent de celuy à qui on le gagne? la raison est que vous ostez le hazard du jeu qui en est la bonne foy, & qu'au lieu que celuy contre qui vous jouiez, estoit en termes de vous gagner vous même; vous l'en empeschez & tirez son argent, sans courir aucun risque, & c'est comme si vous le preniez dans sa bourse.

Quoy? Monsieur l'Abbé, dit Zeroandre, il ne faut pas se precautionner contre le hazard par sa prevoyance & par sa conduite.

Je ne dis pas cela, reprend Theotée, on peut faire ce qu'on

peut pour se precautionner contre le hazard par sa prevoyance, par sa conduite ; mais il ne faut pas arrester le cours du hazard.

J'entend bien, reprend Angelique, ce que Monsieur l'Abbé veut dire ; & pour vous le faire comprendre, s'il m'est permis de parler ainsi, supposons que nous jouïssions vous & moy au piquet : vous connoissez les cartes, & en donnant vous remarquez, par exemple, que tout le cœur demeure dans l'écart qui vous doit venir voyant cela vous portez sur cœur, vous gagnez & tirez mon argent. Et cela, reprend Theotée, est un larcin parce que vous vous assurez tellement de vostre jeu, qu'il est impossible que vous n'ayez l'argent de Mademoiselle.

Mais il n'est pas bien-seant, ajouste Theotée, que je m'engage comme cela au jeu.

Point, point, dit Nientilde, ce que

que vous dites Monsieur l'Abbé est utile & curieux. J'ay joiué toute ma vie, & je n'ay jamais sçeu ce que vous dites du hazard.

C'est pourtant Madame, reprend Theotée, le fondement de la plupart des gains legitimes. Pourquoy à vostre avis, permet on de prendre interest d'un Contract de constitution de rente, & non pas d'une promesse? C'est que dans un Contract vous alienez vostre fond, & vous mettez au hazard de le perdre, & que dans une promesse, si la personne est solvable, vous ne courez aucun hazard, ne perdant point vostre argent de veuë, & pouvez le reprendre quand il vous plaist. Je sçay bien qu'il y a aussi d'autres raisons sur lesquelles on se fonde, quand il est question de parler de l'usure, dont la principale est que Dieu l'a défenduë, mais nous prenons ce

qui fait icy à nostre sujet.

De même pourquoy est-ce que le commerce est un gain si legitime ? parce que vous donnez tout au hazard ; un marchand, par exemple, qui abandonne son bien à la mer sans sçavoir s'il le reverra jamais, ne peut pas courir de plus grandes risques ; aussi bien que ceux qui luy assurent moyennant une certaine somme, que son vaisseau arrivera à bon port , quand ils n'en sçavent rien ; car s'ils le sçavoient ils commettraient un larcin.

D'où vient enfin que l'agriculture est le plus legitime de tous les gains : c'est à cause du hazard ou on se met en jettant son bien sur la terre , sans assurance certaine qu'on le recueillera. Vous voyez donc bien que de n'estre pas sincere au jeu , c'est une pure filouterie.

Mais Monsieur , interrompt

Nientilde, si le hazard rend toutes ces choses-là legitimes, le jeu l'est donc aussi, puisqu'il roule de même sur le hazard.

Vous voila pris Monsieur l'Abbé, commence à dire Zeroandre en s'éclatant de rire.

Je m'attendois bien, Monsieur, à cet objection, reprend Theotée, Madame qui a de l'esprit me la devoit faire, & de ma part je n'auray pas de peine à y répondre. Combien y a-t'il de choses qui se ressemblent dans le monde dont pourtant l'usage ne se ressemble pas? le poison, par exemple, n'est-il pas une espece de medicament selon qu'il est apresté, cependant est-il permis d'en vendre? Un Armurier dont le mestier est de vendre publiquement des armes peuvent servir à la déffense des uns & des autres, & pour celle de l'estat, laquelle deffence est de droit naturel; un

Armurier, dis-je, aura-t'il droit pour cela, d'en vendre à un homme qu'il sçaura estre aliené d'esprit, & capable de faire un mauvais coup? C'est la ruse du Diable de tromper & de porter les hommes au mal par la ressemblance du bien.

Concil.
Sen. cap.
25.
Digest. 11.
Tit. 5.

Mais les loix de la morale Chrétienne, & celles-mêmes de la morale civile, sçavent bien connoistre ce piege. Il n'y en a point soit divines, soit humaines qui n'ayent deffendu les jeux de hazard. Et il est aisé de voir que c'est, parce qu'il produisent des effets tout contraires aux emplois, dont nous avons parlé, qui subsiste sur le hazard: Car au lieu que ceux-cy sont des occupations honnestes, qui entretiennent la moitié des sujets d'un estat dans l'action, & dans l'industrie; les jeux de hazard, au contraire ne servent qu'à entre-

tenir le monde dans la Paresse,
& qu'à nourrir la fraude & la
mauvaise foy dans un Royaume;
sans parler des mauvais effets
qu'ils produisent en particulier.

Et en effet, n'est-il pas vray,
que ces joueurs declarez dissi-
pent le plus souvent, où tou-
jours la substance de leur famil-
le: & alors, qu'est-ce autre cho-
se encore qu'un larcin? Qu'est-
ce autre chose que dérober le
bien à une femme, & à des en-
fans; puisque c'est un bien dont
on n'a à proprement parler que
l'usufruit pendant la vie?

Mais M. l'Abbé, interrompt
Nientilde, vous parlez des petites
gens, & vous avez raison.

Vous me pardonnerez, Mada-
me, reprend Theotée, je parle
des riches plutôt que des pau-
vres: Car si vous y prenez gar-
de, ce sont ceux qui perdent
d'avantage, & qui se ruinent

plûtost ; parce qu'il se mesle alors une certaine vanité qui ne leur permet pas de jouer petit jeu ; & ainsi où les moindres perdent peu , ceux-là perdent beaucoup , & tout revient à un ; le comptant s'en va , on joue les meubles , les hardes , on emprunte ; on se ruine.

Je connoist , dit Zeroandre , un Cavalier de qualité , qui ayant perdu & n'ayant pas de quoy payer , envoya la toilette & le dés-habiller de sa femme.

Cela est ordinaire , reprend , Theotée.

Mais , j'en connois un autre , dit Angelique , à qui il arriva un bien plus grand malheur ; c'estoit un joueur tel que vous le dépeignez. Il avoit tout joué & tout perdu , & n'ayant d'autre ressource , il se maria pour se rétablir. Le lendemain de ses nopces , jour pour jour , il joua

& perdit le mariage de sa femme; & non content de cela, il jouïa & perdit ses propres habits de nopces, & on ne luy donna d'autre quartier, sinon d'attendre qu'il fut nuit, & de le ramener chez luy: estant à la porte, on le déhabilla, il alla comme en masque retrouver, sa nouvelle épouse; & il en fut quitte pour inventer des contes de voleurs & de filous.

Et c'est là bien souvent la malheureuse suite de cette miserable passion, dit Theotée; car remarquez, il se rencontre presque ordinairement, que quand le mary aime le jeu, la femme ne l'aime pas; & que quand elle en est en-testée, il l'abhorre: & ainsi c'est un desordre continuel: c'est une menterie perpetuelle; c'est une supercherie sans fin. L'un vient à deux ou trois heures après minuit, quand l'autre dort. Celuy

qui a veillé est encore au lit, quand l'autre veut disner, le mary cache de l'argent pour jouïr à l'inscû de sa femme ; la femme en dérobe à son mary, & détourne & dissipe tout son ménage.

Enfin il n'y a pas encore bien du temps , interrompt Zeroandre, qu'une Dame de ma connoissance perdit au berlan, une bague de prix , qu'elle avoit; & quand elle fust de retour chez elle , où je la remenay, ce ne fut que lamentations, auxquelles elle m'avoit préparé ; elle estoit inconsolable , le mary tout en peine , qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ? ah ! dit la Dame , j'ay perdu mon diamant en tirant mon gand de la main. Le mary fut encore si honneste qu'il luy en promit un autre, pour essuyer ses larmes.

On n'auroit jamais fait , dit
Theotée,

Theotée, si on vouloit rapporter toutes les infidelitez que cét abominable vie inspire.

Mais quand vous supposeriez même, continuë Theotée, que les personnes de qualité eussent le moyen de jouër du superflu de leur grands biens, s'ils s'en vouloient tenir là, ce seroit encore un larcin à parler Chrétienement, car ce superflu appartient aux pauvres, & c'est leur legitime, comme le patrimoine est celle des veritables enfans, laquelle il n'est pas permis de jouër.

Mais qui peut enfin représenter l'enyvrement de ce jeu?, les blasphemes que l'on vomit, les transports de fureur où il pousse une personne qui pert, sans respect, ni pour sexe, ni pour qualité.

Si j'osois, dit Angelique, je vous raconterois une histoire fort à propos sur ce sujet, que j'ay

leuë , il n'y a pas long-temps, près du lit de Madame , en attendant qu'elle s'endormit. Un Prince souverain , voulant jouïr pour se desennuyer, envoya chercher un de ses Gentilhommes, pour jouïr avec luy. Ils jouèrent long-temps sans se rien gagner : à la fin, comme le jeu les menoit toute la nuit , ils resolurent de mettre tout à un coup de dé. Le dé fut favorable aux Prince , il tire tout l'argent : l'autre fut agité d'une colere si enragée , qu'il saute sur son maistre, & l'acable de coups de point. Le bruit fait venir du monde ; celui-cy se sauve à la faveur de la nuit : mais enfin il est arresté, & on le met en prison.

Quoy ? interrompt , Zeroandre , un sujet battre son souverain ; un particulier , un Prince ; un domestique , son maistre ?

Oüy , replique Angelique.

Il le fit donc écarteler, reprend Zeroandre, que luy fit il ?

Cela n'est pas de nostre sujet, répond Angelique.

Mais encore, insiste Zeroandre, il luy fit du moins couper le poing ; & le fit pendre.

Tout au contraire, reprend Angelique, pour le tirer de peine, ce Prince en fit un action de magnanimité & d'exemple. On luy mene le prisonnier pour estre jugé, & chacun le jugeoit, comme vous par avance ; comme il fut sur la sellette devant le Prince, qui estoit dans son lit de Justice : *Allez*, dit le Prince, *c'est moy qui suis le criminel ; l'emportement du jeu vous a fait faire ce que vous avez fait ; mais rien ne m'obligeoit de iouer avec un homme, qui n'est pas de ma qualité : ie vous suis obligé ; & cette correction m'apprendra à ne rien faire à l'avenir d'indigne d'un Prince.*

I. Lip.
Monit. &
exemp.
Polit.
Lib. 11.
cap. 12.

Cette Angelique vaut trop, me dit tout bas Zeroandre.

C'estoit-là un sage Prince, reprit Theotée, il sçavoit bien que le transport du jeu est une agitation de fièvre chaude. Il prit cet outrage comme venant d'un phrenetique, qui ne sçait ce qu'il fait. Et en effet vous en voyez qui mangent les cartes, les cornets; & c'est en cet estat qu'ils se vont mettre au lit, qu'ils se lèvent, qu'ils vivent & qu'ils meurent. Déplorable entestement!

Oùi Monsieur l'Abbé, dit Nientilde, vous parlez des mauvais joüeurs; mais sçavez vous qu'on n'en fait point d'estat, que tout le monde les fuit, & que l'on ne s'expose qu'avec de beaux joüeurs.

Et bien, Madame, reprend Theotée, je le veux, je veux qu'ils soient beaux joüeurs, puisque c'est le terme: mais sçavez-

vous la difference qu'il y à, c'est que tout ce que vous voyez au dehors dans ces emportez, & ces violans, se passe au dedans de ces gens paisibles; les mêmes furies les agitent, & s'ils sauvent les dehors, de peur qu'on ne les fuie comme vous dites, ils sentent les mêmes violences interieurement, & d'autant plus cruelles, que leur cœur ne se décharge pas comme celuy des autres.

Avec cela, Monsieur l'Abbé, reprend Nientilde, vous ne parlez que de gens qui perdent. On ne pert pas toujours: le jeu a de bons momens.

Je le veux, Madame, reprend Theotée, mais ce n'est que changer de passion. Une personne gagne: la voila toute hors d'elle même par un excez de joye: la voila qui fait mille projets. *Si ie pouvois encore gagner cela, i'achetterois &c. Je ne veux plus iouër*

que iusqu'à ce que i'aye gagné tant pour telle & telle chose &c. C'est ce que l'on dit : & qu'arrive t'il ? il arrive , remarquez Madame, je vous en prie , que comme ceux qui ont perdu se hastent de tout sacrifier pour avoir leur revāche, esperant de gagner; ceux de même qui ont gagné s'échauffent à rejoyier pour doubler leur gain, & à la fin ny l'un ny l'autre ne gagne. C'est la pierre de *sisyph*e qu'ils roulent , & qui retombe toujours. Je vous en fais Juge Madame : avez vous jamais veu de ces joüeurs mourir fort riches.

Bien au contraire, nous avons des exemples qu'ils se sont plongez souvent dans d'extrêmes miseres , & pour ne s'estre pas contentez de joüier leur argent , & de ruiner leur propre famille, on les a vû joüier & perdre l'argent des autres & souvent celuy du public. Car comme nous a fait

voir, Mademoiselle, cét entestement qui les aveugle jusqu'à perdre le respect pour les personnes, les porte à le perdre de même pour l'argent. Ils jouient tout ce qu'ils peuvent attraper, & de là il leur arrive de tres-grands inconveniens, car on cesse alors d'avoir commerce avec eux; personne n'ose s'y fier, & si ce sont gens qui soient en estat, ou qui ayent des talens pour entrer dans quelques emplois; ils s'en excluent par là eux-mêmes; & cette passion forcenée pour le jeu est une espece de lepre qui les separe du monde raisonnable, & les rend incapables de parvenir à quoy que ce soit en toute leur vie.

Il est vray après tout, reprend Nientilde, mais quoy Monsieur l'Abbé, il ne faut donc jamais jouer, puisque c'est un crime?

Vous me pardonnerez Mada-

me, replique Theotée, je ne dis pas cela. Nous establissons icy des principes dont il ne se faut pas éloigner, & par ce moyen vous dénouerez vous même toutes vos difficultez. Nous avons dit, que de nous contenter de fuir le mal sans tascher de faire aussi le bien, c'estoit peché, & que de faire tout autre chose que ce que l'on estoit obligé de faire s'estoit ne rien faire du tout, & mener une vie paresseuse, morte & criminelle. Et c'est ce que font ceux qui passent dans le jeu toute leur vie, qui est destinée à de bonnes choses.

XII. *Gens qui passent leur vie à apprendre & à debiter des nouvelles.* IL y a d'autres gens encore, puisque nous sommes sur les exemples de ces vies inutiles, qui demeurent toujours dans une plaisante inutilité; je ne sçay si vous l'avez remarqué, c'est à apprendre & à debiter des nouvel-

les. Ils en perdent le boire & le manger; ils vont de porte en porte; ils font les Prophetes sur les evenemens; ils font des gageures, & souvent aussi il leur en coûte de l'argent.

Il est vray, dit Angelique, qu'il y en a qui prennent party pour des choses qui arrivent à plus de quatre cens lieux d'eux; qui parlent, qui disputent la dessus avec une assurance & une force comme s'il s'agissoit de l'Evangile ou de leur propre vie, & même sur des choses dont-ils font aussi peu assurez que moy, & où non seulement ils n'ont point d'interest, mais où même il importe peu qui ait raison; car la chose est souvent aussi bonne d'une façon que d'une autre. Je vous avouë que ces entestées sont fort incommodes.

Mais il y en a une autre espece tres-dangereuse & fort insupportable.

table. C'est de ceux qui censurent tout, qui donnent un mauvais sens aux choses; qui sont même faschez de la prospérité des affaires de l'estat: qui les vont blâmant, décriant, dés-honorant par tout. Je ne sçaurois souffrir ces gens-là avec leur mine grave & leur esprit de travers.

Il y a en effet, dit Theotée, quelque chose de plus en cela que de la curiosité, il y a de la malice & de l'ingratitude: Car je ne croy pas qu'il y ait d'homme de bien qui voye le monde qui ne remarque que c'est à cette prospérité qu'il doit le repos dont-il jouit, ou pour mieux dire l'oïveté où il est, & qui est la véritable cause de cet injuste chagrin. Ces gens-là devroient au contraire benir Dieu tous les jours de leur vie, de la grace qu'il leur a faite de leur donner un Prince qui va exposer sa personne sacrée

jusques dans le pays de ses ennemis pour y faire crever l'orage qu'ils preparent contre ses estats, & par consequent contre ses peuples. Un Prince dont les veilles, comme dit un grand Philosophe, *rassurent le sommeil de ces sujets ; dont les travaux donnent du repos à tous, dont l'industrie procure aux autres la douceur de la vie, & dont l'aplication fait qu'ils vivent sans rien faire.* Par là jugez de l'ingratitude de ces gens-là. Et si l'estat dont-ils sont les enfans peut se promettre d'en tirer un grand secours, puisque bien loin d'y contribuer, ils s'élèvent contre sa bonne fortune. Ils sont comme vous dites, Mademoiselle, tres-dangereux : Car *il n'y a rien qui se porte à croire & à recevoir plus facilement toutes sortes de nouveautez que le peuple d'une ville ; & particulièrement quand ces nouveautez ont quelque chose de funeste.*

Senee.
conf. ad
Pol.

Tacit. r.
Hist.

Ibid.

Ne parlons plus de ces viperes, reprend Angelique, ils sont assez punis du suplice qu'ils trouvent dans eux mêmes. J'aime bien mieux voir ces gens ardents qui conduisent le Roy par la main sur un écran où il y a une carte.

C'est ce qu'un historien dit agreablement, interrompt Theotée, *Combien en voyez vous, dit-il, qui dans les cercles & même en pleine table conduisent une armée, sçavent où il faut camper, quelles places il faut attaquer, quand il faut livrer bataille, & quand il ne le faut pas.*

Liv. xliiv,

Mais qu'arrive t'il de tout cela, continuë Theotée, cette inutilité dont nous parlons; cette perte de temps que nous déplorons, & ces occupations oisives qui consomment ces gens-là.

Il est vray reprend Angelique, que l'on peut dire qu'ils vivent de vent. Car tout ce qu'ils disent & tout ce qu'ils entendent ne

sont souvent que menteries ; & je voudrois avoir le plaisir de faire faire serieusement un examen de conscience à un de ces novelistes à l'heure de sa mort. Je suis sure qu'un homme comme cela meurt sans que de tout ce grand babil, & de tout ce vain commerce de paroles, il puisse laisser douze veritez à partager entre ses heritiers.

Je suis de moitié avec toy Angelique, reprend Zeroandre, mais ce qui m'estonne est de voir qu'un homme vienne de l'armée, qu'il apporte, par exemple, la nouvelle de la prise de l'Isle, qu'il en fasse le recit tout d'un coup à quatre ou cinq personnes & que ces quatre ou cinq personnes la redisent tout autrement qu'ils ne l'ont entenduë. Cela m'est arrivé, j'estois de cette compagnie; il y en eust un qui à quatre pas du lieu où nous estions,

ayant trouvé un de nos amis luy conta cette même nouvelle tout d'une autre façon , & y ajousta je ne sçay combien de choses que le Courrier ne nous avoit point dites. Pour moy continua t'il, j'ignore d'où cela vient.

Cela vient Monsieur, replique Angelique, de ce que nous nous plaçons à mentir ; & de ce que ceux qui disent de grandes nouvelles sont si ridicules , qu'ils croient s'en faire honneur. Je gage que cét homme en racontant cette importante nouvelle, vouloit avoir part luy même à cette gloire , & qu'ainsi il la rendoit la plus glorieuse qu'il pouvoit par ses exagerations , quoy qu'il n'en eust point besoin , & que la verité toute seule fust assez suffisante pour la rendre recommandable.

Ces raisons, dit Theotée, sont judicieuses , mais il me semble Mademoiselle, si j'ose icy debi-

ter mes imaginations , que l'on peut y en ajoûter une naturelle, qui est que tous les esprits ne sont pas d'une égale capacité. Par exemple, ces quatre ou cinq personnes- qui avoient oüy parler ce Courrier n'avoient pas une pareille ouverture d'esprit ny une memoire également heureuse , à l'un le Courrier peignoit nettement les images de cette grande aventure : à un autre un peu moins , & ainsi du reste. Et après quand chacun vient à debiter la nouvelle , il la debite selon la foiblesse de son imagination & de sa memoire. Avec cela il ne se donne peut-estre pas le loisir de la bien dire , ou d'en faire le recit tout entier.

Un homme qui à haste en rencontre un autre , il luy crie *ioye*, *ioye*, *le Roy a pris l'Isle*, cela dit il s'enfuit aussi-tost. Celuy-cy qui en trouve un autre , ne voulant

rien imaginer que d'excessif, dit si vous voulez que le Roy à pris Anvers au lieu de l'Isle, celui-cy à un autre, & ainsi une pauvre nouvelle se trouve si fort défigurée parmy le peuple qu'elle n'est plus reconnoissable une heure après. Et c'est de ces illusions que ces faineants se repaissent.

Ainsi M. l'Abbé, vient à dire Nientilde, il ne faut donc pas aussi entendre les nouvelles.

Vous oubliez nos principes, Madame, répond Theotée. Je ne suis pas de ce sentiment. Car je croy même que l'on est honnestement obligé de les sçavoir. Nous sommes tous dans l'estat, comme si nous estions dans un vaisseau : & je suis persuadé que comme ce seroit une grande lâcheté à un homme, pendant la tempeste de se cacher à fond de cale, sans s'informer d'autre chose, ny sans ayder ceux qui travailleroient

vailleroient à le sauver ; de même ce seroit une espece d'insensibilité & d'ingratitude de paroistre indifferend sur ce qui arrive à la personne de sa Majesté, & à l'Estat. Il y a des temps ausquels on peut s'en informer legitimement ; & si on n'y peut rien contribuer , du moins peut on y prendre part , par ses vœux & par ses prieres.

De plus , les peres de famille peuvent en lisant ou en faisant lire la Gazette , qui est ce que l'on juge à propos que le public sçache, tirer cette utilité que par une semblable lecture , ils instruisent insensiblement leurs enfans des choses du monde ; & leurs insinuent la connoissance de la Geographie par la situation des lieux , & les campemens des armées , dont il est fait mention.

Mais de faire un mestier de ces nouvelles , quand nous sommes

H

obligez d'en faire un autre, dont nous devons rendre compte au tribunal de Dieu; c'est une occupation paresseuse, & par consequent criminelle.

XIII. *Gens qui passent leur vie à faire des visites.* **M**Ais Monsieur, luy dit Angelique, puisque nous en sommes sur cette vie faineante, dites moy un peu, je vous prie, pourroit-on pas mettre en ce rang-là, ceux qui pendant toute leur vie ne font autre chose que des visites; & dont on peut dire qu'ils font des visites & rien du tout dans leurs visites? C'est Monsieur Zeroandre qui me donne cette pensée.

Je voy bien Mademoiselle, répondit Theotée, ce que vous voulez dire & vous vous expliquez fort bien. Il n'en faut pas douter, c'est-là une tres-grande perte de temps; car hors les rencontres & les affaires, hors la

charité & la bienfaisance, qui peuvent quelquefois nous obliger indispensablement de faire des visites, il n'y à presque point de fainéantise pareille à celle d'un homme, ou d'une femme, qui porte un visage inutile de maison en maison; sans parler du temps qu'ils font perdre, & de l'incommodité qu'ils donnent aux autres, dont ils sont responsables.

Pour moy je ris, ajouste Angelique, de ce qu'ils en ont effectivement fait un mestier; & même qu'il y ait des Dames qui se donnent des jours que l'on appelle, selon ces inutiles, le Mardy de Madame telle, le Samedi de Madame N. on void là une Dame qui ce jour-là, assemble tous les feneants de sa faction, de l'un & de l'autre sexe, autour de son lit où elle repose, comme autour de quelque tombeau antique, que l'on viendroit voir par

rareté, & pourquoy? pour debiter des riens & des bagateles.

Cette methode toutesfois, reprit Theotée, peut avoir de bonnes & de judicieuses raisons, prenez garde, Mademoiselle, que ces Dames là sont de qualité qui connoissent un grand nombre de personnes. Or vous sçavez qu'une connoissance en introduit une autre; & qu'ainsi il se fait un cercle infiny. Le moyen donc que ces Dames se pussent sauver, si elles estoient tous les jours à esfuyer cette importunité sans fin. Elles ont donc bien fait, ce me semble, d'en user ainsi. Si elles ne peuvent éviter cette oisiveté; il vaut mieux perdre un jour de la semaine que toute la semaine entiere.

Mais pour revenir, tout ce genre de vie est une vie paresseuse, quand on y donne tout son temps.

JE fus bien-aïse, reprend Angelique, que celui-là m'ait reüssi. Je veux Monsieur, parlant à Theotée, vous fournir, moy seule, de ces inutiles pour tout un Carefme.

Voila bien parler, interrompt Zeroandre, que veut-elle dire?

Je m'entend bien, replique Angelique, Monsieur l'Abbé se doute bien que je veux dire, que s'il vouloit prescher un Carefme contre les oisifs, je luy fournirois matiere sans sortir de mon sujet, c'est à dire, si je l'ose, sans sortir de vous même Monsieur, regardant Zeroandre.

Il y a plaisir, dit Nientilde, se tournant vers moy, de les voir ainsi tous deux s'entreprendre l'un l'autre.

Je veux donc vous demander, Monsieur l'Abbé, reprend Angelique, si certaines gens qui ne

XIV.

*Gens qui
passent
leur vie
à inven-
ter des
habits,
des mo-
des &
des em-
meuble-
ments.*

s'applique à autre chose , qu'à inventer des modes , des habits, des garnitures ; je n'entend pas parler des marchands , car ils ont raison de le faire ; j'entend parler de certains hommes , comme seroit Monsieur , regardant Zerandre , qui ne feroient autre chose que de se faire tous les jours de nouveaux ajustemens , & de certaines Dames qui seroient sans cesse à inventer de nouvelles jupes & de nouvelles coëffures , à trouver de nouvelles inventions pour des meubles , & à ne faire que cela au monde , si ce n'est qu'après avoir bien réservé à une nuance , & enfin après avoir mis cette belle jupe qui a coûté tant de temps & d'argent , on court les rues pour l'aller montrer. Je veux vous demander Monsieur , si ce ne sont pas là de nos faineants.

J'entre dans vostre sens Made-

moiselle, répondit Theotée, ce sont des gens qui se font regarder par tout autre chose que par eux-mêmes. Ce sont d'étranges foibles.

J'en connois, continuë Angélique, qui sont tout la dedans, & qui néanmoins font les importants dans le monde. Monsieur, montrant Zeroandre, vous fit voir hier la paresse des Dames, au miroir & à la toilette, ces gens là leur disputent cette gloire, & y sont presque aussi long-temps que des femmes. J'en vis l'autre jour un échantillon allant avec Madame, porter un Placet pour recommander à un de ces inutiles une affaire qu'elle a.

Il faut premièrement dire que nous dormîmes trois iours & trois nuits, pour pouvoir nous lever à neuf heures le jour du Placet. Madame alla donc, & j'eû l'honneur de la suivre: elle con-

noist la femme de cét honnesté homme , qui est une Dame de grande vertu & de grand merite, elle la demande , & la voila qui vient toute coëffée , & toute habillée , comme si elle nous eust attendu , c'est qu'elle n'est pas de nostre classe.

Enfin après beaucoup d'honestetez , & avoir sçeu de Madame le sujet de sa visite , elle dit, *vrayment Madame vous venez à une bonne heure , nous aurons Audience , car Monsieur N. n'est pas encore levé ,* comment répond Madame qui s'en estonnoit, *Monsieur est-il malade ? non Madame ,* répond la Dame du logis, *il attend qu'on luy apporte son habit de la gallerie du Palais ;* & en même temps elle commanda à un laquais , qui estoit derriere elle, d'aller dire à Monsieur, que Madame estoit la. Le laquais revient un moment après , & dit à
sa

sa maistresse que l'on pouvoit entrer. Elle prit Madame par la main, la mena à la ruelle le plus honnestement du monde, & elle recommanda même avec zele, l'affaire dont il estoit question, que Madame conta ensuite à ce beau Monsieur gissant.

Mais pour abreger, sçavez-vous comme il estoit fait, des gans cirez aux mains, de la cire à la moustache, toute la teste papillotée, & le teint frais, & lui-
sant de deux ruëles de veau, qu'il venoit d'oster de dessus son visage, & que je remarquay qu'il venoit de jetter sur son lit, comme nous entrions. En sortant nous rencontraimes le haut de chausse, qu'un laquais rapportoit, il n'y a point de couleurs plus vive, ny si differentes dans le plus beau parterre, qu'il y en avoit dessus; & c'est tous les jours la même chose.

Je parleray encore d'un autre puisque j'ay commencé, c'est un Abbé; mais bien different de l'Abbé Theotée, celui dont je veux parler est pour ainsi dire, un si grand bagatellier en fait d'emmeublemens & de toutes sortes de vaines propretéz, que moy qui vous parle, estant allé l'autre jour voir Madame sa sœur, qui loge chez luy. Je le trouvay entre deux ou trois valets ou tapissiers, qui écumoit de colere contr'eux, de ce qu'ils avoient baissé le ciel d'un lit d'ange, un peu plus d'un costé que de l'autre; & je croy qu'il n'y avoit pas l'épaisseur d'un écu; car il m'en fit juge quand j'entray.

XV.
*Curieux
qui pas-
sent leur
vie à
troquer.*

Ce sont foiblesse, dit Theotée, c'est une petitesse d'esprit, une baderie, une Pareffe qui fait pitié.

Que dites-vous encore, continuë Angelique, de ceux qui passent toute leur vie à tro-

quer. Je ne parle pas des Marchands car le negoce consiste en cela. Je parle des gens de qualité qui donnant dans les vaines curiositez & les bijoux, sont tous pleins de Tableaux, de Coquilles, d'Antiquailles, & qui changent, troquent, vendent sans cesse & sans fin; se faisant un employ serieux de ces babioles, & se regardant en cela, comme spirituels & de bon goust.

S'ils en font, dites-vous un métier, reprend Theotée, ils sont à plaindre, car ces choses ne tournent à aucun bien pour le public: & pour le particulier, ces bagatelles là les menent quelquefois si loin, que j'ay veu des gens même s'y ruiner. Quoy qu'il en soit, c'est vivre & mourir enfant & inutile.

JE retient à parler, dit Zeroandre, & veux vous dire quelque

I ij

XVI.

*Gens qui
passent
leur vie
sur les
Livres
où à en
faire.*

chose de bien plus relevé que tout cela.

Voyons , reprit Angelique.

Je veux vous demander Monsieur l'Abbé , reprend Zeroandre, ce que vous pensez en vostre ame de ces gens qui sont si acharnez à la lecture, qu'ils en quittent toutes leurs affaires.

Il en veut toujourns à Monsieur l'Abbé , dit Angelique.

Qui sont, continuë t'il, sans cesse non seulement sur les livres, mais à faire des livres, des songe creux, toujourns distraits & qui vous répondent *non* , quand il faut dire *oüy*, qui se mordent les ongles & mangent le bout de leur gans, pour trouver quelque belle pensée, je veux, dis-je, vous demander, à quoy ces sortes de gens sont bons ?

Ils ne sont bons à rien, répond Theotée , car ne lire que pour s'amuser , & ne faire des livres

que pour la vanité d'estre Auteur, laissant cependant les emplois qui sont d'obligation, c'est estre de nos inutiles, & c'est encore prendre beaucoup de peine pour l'estre, car il n'y a rien qui couste tant que l'estude, ny qui donne tant de peine que de faire des livres.

Mais si on vacque à l'estude pour éviter l'oïveté, ou pour employer le temps des occupations serieuses; où si même on s'estoit consacré à une condition, qui ne subsistast que par l'estude, ou enfin si on avoit quelque talent particulier pour mettre au jour des ouvrages qui servissent à establir ou deffendre la verité; à instruire le prochain pour la conduite de ses mœurs, à cultiver les beaux arts, il n'y a rien de si loüable.

Vous le pouvez juger vous-même Monsieur, parlant à Ze-

roandre , & il n'y à personne quelque legere teinture de lettres qu'il ait , qui ne voye que le monde seroit un chaos terrible, si on n'y avoit point de livres , que l'on peut appeler en un sens l'ame de l'ame. Et tant s'en faut que l'on doive regarder cét estude , tel que je viens de le marquer icy , comme une chose vile & infructueuse , au contraire nous voyons que ç'a toujours esté la nourriture des esprits hors du commun , & des ames grandes & fortes.

Je laisse les Philosophes qui se devoïoient à l'estude : je laisse tant de grands hommes , qui ont esté ou sont aujourd'huy les lumieres & l'ornement de leurs siecles , & même de l'Eglise , pour vous faire admirer des Empereurs , qui au milieu des agitations publiques ont fait des livres. Nous en avons , comme

vous sçavez d'Antonin , mais nous en avons de Cesar même , & plust à Dieu que nous les eussions tous ! c'est a dire d'un homme qui a passé sa vie dans le feu de la guerre. Aussi l'Histoire ne trouve t'elle point de loisir pour luy faire faire ses livres , qu'en disant qu'il les faisoit par les chemins , ayant un secretaire dans sa litiere.

Et c'est de cette maniere qu'il composa un Poëme qu'il intitula *le voyage* , parce qu'il le fit pendant son voyage en Espagne. Là même , & dans le temps qu'il alloit donner la bataille de Munde ; cela est estonnant , il fit deux livres de l'*Analogie* , & deux autres sous le nom d'*Anticatons*. L'estude est donc quelque chose de bon & de loüable si on en fait un bon usage.

Mais de se mordre les ongles , comme vous dites , & de manger

I iiij

Iust. Lipf.
Monit. &
Ex. Pol.
lib. 1. cap.
8.

les gans pour enpoisonner le monde de fables & de romans, qui ne servent qu'à allumer des passions crimineles dans l'ame; qui ne servent qu'à corrompre l'esprit au lieu de l'instruire; qui ne servent enfin qu'à faire perdre le temps, après que l'auteur la perdu le premier en s'amusant à cette espece de magie, au lieu de s'occuper à quelque chose de solide & d'utile.

C'est se rendre coupable non seulement de sa propre paresse, mais encore de la paresse des autres, & c'est ce que nous detestons icy.

XVII.
Gens qui
passent
leur vie
à faire
les A-
mour-
reux.

TRouvez bon, s'il vous plaist, interrompt Angelique, que je fasse taire Monsieur, regardant Zaroandre, & que je revienne à mon sujet. Je veux donc vous demander Monsieur, dit elle à Theotée, quel sentiment vous

avez de ces amoureux , comme Monsieur , qui s'en vont par toutes les maisons où il y a quelque riche party , comme ceans nostre veuve , entendant Philargie , & ne font la que soupirer , gemir , & grimacer : je veux dire , vous demander Monsieur , si ces amoureux de profession ne peuvent pas à bon droit estre mis au nombre de ces faineants qui menent une vie morte ? Car ils n'ont aucun dessein de raison ny de bien-seance.

Ce sont gens qui sont amoureux parce qu'ils n'ont pas l'esprit d'estre autre chose , ils ne font que cela dans le monde , c'est leur unique employ , ils y vivent & y meurent sans qu'on leur ait jamais vû tenir qu'un évantail ou un écran , ny parler que de tours blonds , jupes à la psyché , & de points de Paris ou de France.

Je vous demande donc Monsieur , avec la permission de Monsieur que voila : si ce ne sont pas là de nos paresseux.

Il n'en faut pas douter, répond Theotée, quelle vie en effet est celle-là ? Je veux qu'il y ait de l'innocence , & que ces gens-là ne soient pas même beaucoup dangereux , puisqu'ils sont, comme vous dites, amoureux en titre d'office, néanmoins ils font perdre le temps & le perdent. Et si les Dames à qui ils s'adressent avoient seulement un peu de bon sens , elle se garderoient bien de les souffrir , quand ce ne seroit que cela peut quelquefois engager leur reputation.

XVIII.

*Gens
d'Eglise
mal oc-
cupez.*

JE veux Monsieur l'Abbé , interrompt Zeroandre, vous faire aussi une question à mon tour. Je voy que vous mettez sous un même drapeau, tous ces gens qui

s'occupent à des choses inutiles en abandonnant celles qui regardent leur véritable profession. Ou mettez vous, je vous prie, la plupart des gens d'Eglise & de Cloistre, qui se mêlent toute leur vie des affaires du monde?

En vérité, s'écrie Angelique, je ne l'attendois pas là, il a sa revanche.

Où je les mettray, répond Theotée, au même endroit où j'ay mis les autres, & encore en un lieu plus indigne s'il y en a. Car outre que c'est une vie paresseuse & inutile, elle est scandaleuse en eux après les engagements où ils sont entrez.

Il y à plaisir, reprend Angelique, Monsieur l'Abbé ne biaise point.

Ces gens-là poursuit Theotée, font bien éloigner, aussi bien que je puis estre de la pureté de la vie que nous devons mener,

Synefius
Epist.
lxvij.

Concil.
Tolet.
Can. vj.

Afric.
Can. vj.

qui est une vie toute de meditation & toute spirituelle, & par consequent *qui ne se peut mêler avec les vertus civiles*, pour me servir des paroles d'un Evêque, & bien moins encore avec les vices. Ils sont bien éloignez de l'esprit de l'Eglise qui ordonne par les Conciles, *qu'aucun Prêtre ou Diacre, n'ayent à s'occuper aux affaires seculieres : qu'ils ne prennent point la charge des affaires d'autrui ou de leur procez.*

Poursuivray-je ? ajouste Zeroandre. Ne feignez point répond Theotée.

Et pourquoy le faites-vous donc vous même Monsieur l'Abbé ? replique Zeroande.

Ho ! voila qui est un peu trop fort Zeroandre ; commence à s'écrier Philargie.

Vous me pardonnerez Madame, répond Theotée, Monsieur à raison, pourquoy me flatter ?

Je l'en aime d'avantage, & je veux
luy rendre raison des sentimens
que je n'ay peut estre pas, mais
que je dois avoir. Je dis donc
Monsieur, s'adressant à Zeroan-
dre, que je ne dois nullement me
mêler des affaires seculieres,
pour en faire mon employ ordi-
naire & me détourner de celuy
auquel il a plû à Dieu de m'ap-
peller. C'est une prevarication
si je le fais.

Mais comme toute la vie Chrétienne, & nos conditions doivent rouler sur la charité, c'est cette charité qui non seulement excuse ce que je fais, mais qui me l'ordonne. C'est elle, dis-je, qui m'ordonne de quitter toutes mes affaires & de venir icy.

Madame, sçait ce qui m'y amene, elle sçait que je n'agis pas dans cette occasion par le principe dont il est question icy; & que ce n'est pas par profession

que je fasse de me mêler des affaires du monde : mais que c'est purement & simplement cette charité , dont je vous parle qui m'y oblige : je ne vous dis pas cela pour me blanchir, mais afin de lever le scandale qu'il semble que je vous aye donné, & pour vous dire tout, j'ay moy-même assez de repugnance à toutes ces allées & venuës : mais enfin je me sert pour la surmonter , des mêmes moyens que je me suis ingeré de vous proposer icy.

J'écoute la charité , comme je vous ay exhorté jusqu'icy de l'écouter dans toutes les occasions qui s'en presentent , sçachant bien que Dieu qui nous donne cette vertu pour triompher de nostre chair icy bas , en couronnera le triomphe dans le Ciel.

C'est donc la charité qui agit & doit agir en nous. C'est elle qui a fait sortir les plus solitaires

DE LA PARESSE. III

du fond des deserts & des Cloistres; & si après cela il se trouve parmi nous des gens qui y mêlent quelque'autre motif qui en corrompe la pureté, ou si je l'y mêle moy-même, malheur à eux & à moy.

A la porte Angelique, crie Philargie, on heurte.

Angelique revenant tout court Madame, dit-elle, c'est Monsieur *Potacry* le Medecin qui vient pour vous voir.

Excusez-moy donc Monsieur l'Abbé, dit Philargie, pour aujourd'huy; mais à demain sans faute, je me porteray bien. De grace, Monsieur l'Abbé, ajoutez Nientilde, n'y manquez pas, nous vous en prions tous; car je m'y veux trouver, & profiter de tous les bons avis que vous nous donnez.

J'y viendray Madame, répond Theotée, pour obeir à vos or-

dres, mais non pas pour recevoir des applaudissemens que je ne merite point.



III. ENTRETEN.

Que le travail regarde toutes sortes de personnes, chacun selon sa condition.

TOut le monde s'estant trouvé chez Philargie à l'heure acoustumée, & s'estant placé, après les civilitez ordinaires.

Puisque c'est moy, commence à dire Angelique sans autre ceremonie, qui doit mettre Monsieur l'Abbé sur les voyes, je dois dire que tout nostre entretien jusqu'icy a esté sur la Pareffe, cette tyrannique & tout ensemble douce souveraine, dont tout tant
que

que nous sommes , qui composent cét auguste Senat , avons roûjours esté pour nous bien priser , les tres-passionnez , & tres-fideles fujets. J'en excepte Monsieur l'Abbé , comme celuy qui doit estre nostre liberateur. Pour suivez donc Monsieur , s'il vous plaist , parlant à luy-même , & hastez vous de nous convertir : car ces Dames attendent un inutile qui nous dérobera un peu de nostre temps.

Pour moy , commence Theotée , sans façon , je ne pense pas qu'il y ait rien qui soit plus desagreable à Dieu que la Paresse , car si nous jettons les yeux sur tout ce qu'il a créé , nous verrons que son dessein a esté que toutes choses fussent dans l'action , qu'il a prescrite à chacune selon sa nature ; le Ciel la terre , la mer , les plantes , & les

XIX,

Que toute la nature est dans l'action & subsiste par le travail.

K

animaux sont dans un travail continu. Et il est aisé de juger que l'action est la perfection & l'accomplissement de tous les estres, si on considere l'agitation où ils sont incessamment & cette correspondance qu'il a plû à Dieu d'establir entr'eux; afin que le besoin qu'ils auroient les uns des autres leur servist d'aiguillon pour les faire agir & travailler.

Et cela estant, un paresseux ne doit-il pas mourir de honte de se voir au milieu de toutes ces choses qui se mouvent, qui se remuent, qui vont & viennent par un mouvement perpetuel, & de demeurer luy seul immobile, inutile & comme perclus de tous ses membres. En verité il n'y a rien à mon sens qui soit moins digne d'un homme, & d'un homme qui a receu de Dieu pour loy irrevocable, *de manger son pain à la sueur de son corps*; comme S.

DE LA PARESSE. 115

Paul l'explique & l'ordonne par ces paroles ; *Que celui qui ne veut point travailler, ne doit point manger. Car nous apprenons poursuit-il, qu'il y en a parmi vous qui sont dereglez, qui ne travaillent point, & qui se mêlent de ce qui ne les regarde point. Or nous ordonnons à ces personnes, & nous les conjurons par Nostre Seigneur JESUS-CHRIST de manger leur pain en travaillant paisiblement.*

Genes.
cap. 3.

2. Thessal.
ch. ii. 10.
11. 12.

Et il avoit dit auparavant, *Je vous exhorte de vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire, de travailler de vos propres mains ainsi que nous l'avons ordonné.*

1. Thessal.
ch. iv. 11.

Mais Monsieur, interrompt Zeroandte, encore faut il faire Justice à tout le monde. Est-ce donc que vous voudriez que les personnes de qualité allassent travailler à la journée.

Rien moins que cela, répond Theotée, mais je voudrois bien

que l'on ne se servit pas de ce nom de qualité, pour couvrir la Paresse : Comme si la qualité nous donnoit privilege de ne rien faire ; au contraire, elle nous oblige de travailler avec plus d'application, & à plus de choses, parce que la naissance ou l'élevation de la fortune nous en fournit plus de causes & de moyens. ^a

^a Inest unicuique rei naturalis inclinatio ad exercendam actionem commensurata suæ potentia. *S. Th. 2. 2. q. 133. art. 2.*

La voye de la vertu est toute laborieuse, ^b & si une personne quelque rang qu'elle tienne dans la vie civile ; veut bien employer les talens & les occasions qu'elle a, ^c il n'y aura point de vie plus active que la sienne, quoy que cela se fasse, si vous voulez, sans aucune sueur, ny aucune fatigue corporelle.

^b Sapientia otiosa negotia

sunt, & quo otiosior est sapientia, eò exercitatio in genere suo. *S. Bern. super Cant. Serm. 85.*

^c Pusillanimitas est quæ quid ea non attentat, quæ suæ naturali virtuti sunt commensurata, &c. Ideo est peccatum. *S. Th. Ib. ut supra.*

Qui bona dispositione naturæ, vel scientia, vel exteriori fortuna recusat uti ad virtutem pusillanimus est. *Ib.*

IL est bien vray, dit Angeli-
que, que je suis souvent en co-
lere en moy-même, de voir des
hommes mener une vie de fem-
me, & de les voir aussi conso-
lez, aussi contents de leurs per-
sonnes, que s'ils faisoient les plus
grandes affaires de l'estat. Pour
moy, Monsieur l'Abbé, je croy
que ce n'est pas tant manque
de vertu, que manque d'esprit;
car s'ils avoient le moindre rayon
de jugement, ils feroient refle-
xion sur eux-mêmes, & mour-
roient de honte en pensant au
mépris secret que l'on a de
leur inutilité au monde. Et en
effet, quoy qu'ils ayent de leur
costé un nombre infiny de ridi-
cules, comme eux, qui les en-
censent, neanmoins, je crain-
drois plus le blâme, d'un seul
sage, que je n'aymerois l'appro-
bation de tous ces gens-là.

K iij

XX.

*Paresse
de la
pluspart
du monde.*

Tu n'as garde , reprit Zeroandre en riant , de parler des femmes.

Oüy , répond Angelique , & n'est-ce pas la même chose : car en parlant de ces sortes d'hommes qui valent moins que des femmes , puisqu'ils sont obligez de valoir d'avantage , c'est dire en même temps , tout ce que l'on peut dire des femmes.

Il est bien vray , puisqu'il faut dire quelque chose de nôtre sexe, avec la permission de ces Dames, que je ne puis m'empescher de rire, quand je voy l'immobilité & la moleste de nos Maistresses, qui sont toute une matinée dans une chaise , sans aucune action, comme si elles estoient des idoles.

En verité quand je coëffe & que j'habille Madame , je croy quelquefois estre un sculpteur qui travaille à une statuë qu'il

taille & tourne comme il veut,
si ce n'est que nos figures parlent
& grondent toujours, au lieu
que les autres ne disent mot.

Je ne puis que je ne me diver-
tisse aussi, de voir des femmes
qui ne marchent jamais, & qui
quand il n'y auroit que vingt pas
de chez elles à l'Eglise n'y vou-
droient pas aller, si ce n'est en
carosse.

Les voir quand elles arrivent
au logis, ou qu'elles en sortent,
se faire porter sur les degrez pour
n'avoir pas la peine de monter
ou de descendre.

De voir comme à peine elles
ont la force & le courage de por-
ter la main à la bouche pour
manger.^a Et qui quand on leur
demande à table, *Voulez vous,*
Madame, *que je vous serve de*
quelque chose ? répondent, *je ne*
sçay si i'ay faim.

Philargie s'émuft un peu en

^a Abscon-
dit piger
manum
sub ascen-
la sua, &
laborat si
ad os suū.
eam con-
verterit.
Prov. cap.
26.

cét endroit , & dit d'un ton dédaigneux. Ce que vous dites-là, Angelique , me semble assez familier.

C'est Madame, répond Angelique , pour montrer que nous sommes de bonne foy ; & que si nous trouvons à redire aux hommes , qui nous donnent eux-mêmes l'exemple de cette moleſſe, nous ne voulons pas nous épargner nous-mêmes , ny la dissimuler en nous.

Il est vray , reprend Zeroandre , qu'il y a des gens qui ſçavent si peu ſe ſervir d'eux-mêmes, qu'il est arrivé il n'y a pas beaucoup d'années, qu'un jeune Seigneur de la premiere qualité , estant à la promenade surpris par la pluye, ſe tourna vers son Gouverneur , & luy dit comme en pleurant ; *il me pleut dans la bouche* : l'autre luy répondit, *Monsieur fermez-là.*

Helas

Helas , dit Angelique en se lamentant , se donna t'il bien cette peine ?

On dit que oüy , répondit froidement Zeroandre , mais non sans que nature en patit.

Et cela me fait souvenir , reprend Anglique , d'une paresse tres-bien peinte ; & qui vient fort à propos icy.

*Colin pour son mestier ronfle , baille
& s'alonge,*

*Il estend peu le bras , si ce n'est
quand il boit :*

*Il est si paresseux , que s'il se souve-
noit*

*D'avoir par un hazard, pris quelque
peine en songe*

*Ce seroit malgré luy si iamais il
dormoit.*

Tristan
l'Hermite

Il en est de même , ajousta Angelique , de nos maistresses. Mais il faut que je dise cecy un peu bas de peur d'estre grondée encore. Quand nous les couchons, c'est

L

comme si nous les enterrions.

En effet , reprit Zeroandre , le sommeil est l'image de la mort.

Il semble , continuë Angelique , qu'elles n'ayent ny bras ny jambes ; il les faut coucher non en gros , comme on dit , mais en détail ; quand une jambe est en sa place , il faut y mettre l'autre ; après le bras gauche vient le bras droit ; la teste est tantost trop haute tantost trop basse , selon les hautes ou basses idées qui les frappent alors ; & après que cét enterrement est fait , elles nous demandent , *suis-je bien ?*

Toute la cōpagnie se mit à rire.

Mais que direz-vous , poursuit elle , d'une Dame qui après s'estre levée de table , se met dans son fauteüil comme en extase , ne souffrant pas que personne aille ny vienne autour d'elle ; jusque-là qu'un jour sa Demoiselle ayant voulu par mégarde

marcher dans sa chambre, elle s'emporta contre-elle, & luy dit d'un ton de colere; *Arrestez-vous, du Preche, vous empeschez ma digestion.*

Ne veux-tu pas te taire, s'écria Zeroandre; tu me feras mourir de rire.

Cela n'est que plaissant, continuë Angelique; mais je vous avoüe que je suis touchée de compassion, quand je voy de lces Dames assises le dos au feu, qui ne pouvans par un extrême lassitude, comme elles croyent, porter leur teste, ou s'éloigner un peu du feu, disent à un laquais; *mets-toy derriere moy, la Vitesse, soustiens moy la teste:* Et ce pauvre garçon faisant ainsi l'écran & le fauteuil à oreilles, aussi longtemps qu'il plaist à Madame, fume de tous costez, se couvre comme il peut, tantost une jambe, tantost l'autre; & enfin brû.

le tout vif, comme s'il estoit condamné au plus cruel de tous les suplices, pour la paresse de sa maistresse.

C'est une chose en effet, dit Theotée, qui est estrange; mais il ne faut pas s'en estonner, c'est le propre de la paresse & des paresseux de n'aimer qu'eux; de n'estre nez que pour eux-mêmes; & de croire que tout le gère humain, & toute la nature ne soit faite que pour eux; ce qui estant tout à fait contraire à la charité, les rendra responsables en l'autre monde de toutes les tyrannies qu'ils exercent sur les autres.

XXI.

*Abus
que les
pares-
seux
font de
leurs do-
mesti-
ques.*

JE ne dis pas qu'il soit deffendu d'avoir des valets; au contraire c'est une chose loüable, puisque c'est exercer la charité envers les pauvres qui n'auroient pas sans cela dequoy vivre, ny dequoy apprendre mestier.

Je ne dis pas aussi qu'il soit défendu de se servir de ses valets & de ses servantes, & de les faire travailler; au contraire on y est obligé pour ne les pas laisser vivre dans l'oïfiveté & dans la paresse, qui est le lit de repos du diable, & l'invention la plus infaillible qu'il ait pour introduire dans les maisons toutes sortes de vices, & en chasser par conséquent la sainteté & la benediction.

Mais comme ce seroit pecher que de laisser les valets dans la paresse; aussi est-ce un grand peché de ne nous en servir que pour nous entretenir nous-mêmes dans cette paresse: c'est pourquoy tout ce que nous leur commandons pour nous delicateser, pour nous épargner les choses que nous pourrions faire nous-mêmes, est une usurpation injuste que nous faisons sur eux, dont

nous rendrons un compte d'autant plus exact , que si nous ne les retenions pas à ces services de sensualité , ils feroient quelque chose de bon & d'utile , où ils santifieroient leur condition devant Dieu.

XXII.
*Paresse
ensuelle
des gens
du monde.*

MAis, interrompt Zeroandre, que direz vous d'un homme que j'ay vû, & en verité je puis dire de luy que dans nostre genre de paresseux & d'inutiles, je n'en ay jamais vû un semblable, quoy qu'il fasse l'important; Il est plein de santé & d'embonpoint ; cependant d'abord qu'il se met au lit , il se fait endormir en se faisant frotter deux heures durant la plante des pieds avec des linges chauds.

Et que direz-vous, poursuit Angelique , d'une Dame chez qui je me rencontray l'autre jour, quand on luy vint dire qu'une

Duchesse al'oit venir pour la voir. Elle appella incontinent sa Demoiselle ; *Pigremont , venez-moy faire mes deux mantons , s'écriant avec un abattement de cœur extrême , que cette Dame est tuante avec ses visites ! il faudra que ie me tienne droite.*

Mais Angelique , dit en riant Zeroandre, tu interromps à ton tour Monsieur l'Abbé.

Au contraire Monsieur , répondit Theotée , Mademoiselle dit merveilles , & je voy bien qu'elle nous donneroit elle-même des leçons.

Oüy Monsieur , reprend sur le champ Angelique , pourvû que j'eusse esté long-temps à vostre école.

On heurte , interrompt Philargie, & Angelique revenant de la porte ; c'est , dit-elle , ce Gentil-homme.

Passons dans mon cabinet Ma-

L iiij

dame, dit Philargie à Nientilde;
 Monsieur l'Abbé & ces Messieurs
 auront bien la bonté de s'entre-
 tenir ensemble; nous ne seront
 qu'un moment.



IV. ENTRETIEN.

*Preceptes contre la paresse; effets
 de ces preceptes, & conclusion
 de ce Traité.*

LE Gentil-homme estant for-
 ti, & tout le monde s'estant
 remplacé; Zeroandre commen-
 çant le discours.

Parlons serieusement Monsieur
 l'Abbé, dit-il à Theorée, & puis-
 que vous nous avez montré jus-
 ques icy les desordres de cette
 paresse, encore faut-il que vous
 nous enseigniez aussi quelque re-
 mede qui y soit fort propre; &

que vous nous prescriviez quelque forme de vie , qui nous approche autant des bons principes, que nous en sommes éloignez.

Je ne suis pas Docteur, répondit Angelique en prenant la parole, & si pourtant je ne laisseray pas, Monsieur, si vous voulez, de vous donner un admirable conseil.

Et de grace Angelique, répond Zeroandre.

JE n'ay, reprit Angelique, qu'à XXIII
vous parler comme Salomon, ^{Qu'il}
dont j'ay les Proverbes en Fran- ^{faut fai-}
çois: *Allez à la fourmi, ô paresseux; re les*
considerez sa conduite, & aprenez choses en
d'elle à devenir sage; puis que n'ayant leur
ny chef, ny maistre, ny prince, elle temps.
fait néanmoins sa provision durant
l'esté, & amasse pendant la mois-
son de quoy se nourrir.

Prov.
cap. vi. 6;
7. 8.

Tu as raison Angelique, dit

Zeroandre, mais laissez parler les Docteurs eux-mêmes.

Je ne suis rien moins que cela, Monsieur, reprit Theotée; mais pour ne vous rien refuser, je me hazarderay de vous dire mon sentiment sur ce sujet.

Je vous ay dit au commencement, que la paresse estoit la fille de l'amour propre: nous l'appelons sa fille avec d'autant plus de justice & de raison, que par tous les mouvemens qu'elle nous inspire, nous la voyons agir comme une fille pleine de tendresse, qui cherche de tous costez les avantages de son pere, & qui luy procure par tout sa satisfaction, son plaisir & ses aises. Or comme l'amour propre ne se peut vaincre qu'en luy refusant toutes choses, la paresse ne se peut surmonter aussi que par un pareil refus; Et parce qu'on la peut sentir en soy-mê-

me, en ce qu'elle est toute revêtuë de douceur & de promesse de plaisir ; nous n'avons toutes les fois qu'il s'agit de faire quelque chose qui nous promet de la joye dans l'exécution, j'entends une joye sensuelle ; nous n'avons, dis-je, qu'à establir pour principe, que ce n'est pas une action de vertu, & par conséquent qu'il faut s'en abstenir, mais avec une résolution prompte, mâle & genereuse.

Comme d'autre-part, lors que nous sentons en nous de la repugnance à entreprendre cette action, il faut conclure que la chose est louïable, & que c'est celle-là qu'il faut faire, excitant nostre courage pour affronter sans autre délibération toutes les difficultez qui la peuvent accompagner, c'est à dire en un mot, qu'il faut toujourns prendre le contre-pied de nostre volonté

ou de nostre amour propre pour
reüssir, & pour vaincre la paresse
qui nous sollicite de sa part.

Je dis qu'il ne falloit pas appor-
ter de délibération dans ces ren-
contres, parce que c'est un re-
tardement dont nostre paresse se
sert pour amolir nostre courage.
Car la chair par sa corruption na-
turelle se faisant la maistresse de
l'esprit, elle le fait succomber si
on luy donne le temps de l'amu-
ser par les fausses douceurs qu'elle
luy presente en cent differen-
tes manieres, & dont, s'il en re-
fuse quelques-unes d'abord, il
en embrasse d'autres tost ou tard.

La délibération est donc un
écueil où la paresse fait faire
nauffrage à nostre resolution.
Pour l'éviter, il ne faut jamais
differer un moment le bien que
l'on doit faire.

Il faut donc se hâter de faire le bien que l'on doit faire.

Mais comment connoistre ce bien interrompt Zeroandre? XXIV.
Abregé
de mo-
rale.

Comment, répond Theotée; il ne faut que sçavoir sa Religion; Elle nous prescrit le bien que nous devons faire, & le mal que nous devons fuir: Elle nous a marqué les vertus & les vices, les bonnes actions & les mauvaises; celles qui nous meriteront la grace d'entendre pour dernier arrest; *Venez, vous qui avez esté benits par mon Pere, &c. car j'ay eu faim & vous m'avez donné à manger, &c.* & celles qui nous peuvent attirer ces funestes & foudroyantes paroles; *Retirez-vous de moy maudis, &c. car j'ay eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger:* ^a De façon que si nous avons un peu de teinture de la Religion, il est aisé de sçavoir ce que nous devons faire où ne pas faire pour

a Matth.
25. 31.

nostre salut dont il s'agit icy,
& que saint Paul nous montre
en abregé , par la distinction
qu'il fait des œuvres de la chair,
d'avec celles de l'esprit.

Mais encore M. l'Abbé , in-
siste Zeroandre , qui sont ces
œuvres ? car pour moy je n'ay
pas le loisir d'aller au sermon.

Ce loisir est bien là , reprend
Angelique.

Il faut que je tire mon nou-
veau testament , repique Theo-
tée ; car je ne pourrois peut-
estre pas les dire par cœur.

En verité , reprend Angeli-
que , vous accablez le bon M.
l'Abbé , parlant à Zeroandre, &
& il faut qu'il ait belle patience.

Le voicy , dit Theotée ; ce pas-
sage est fort beau , & il pourroit
suffire tout seul pour redresser
la vie dereglée , & estre considéré
comme un abregé de morale :

Il est aisé de connoistre, dit ce grand

Apostre , les œuvres de la chair,
 qui sont l'adultere , la fornication,
 l'impureté , l'impudicité , la disso-
 lution , l'idolatrie , les empoisonne-
 mens , les inimitiez , les dissensions ,
 les ialousies , les animositez , les que-
 relles , les divisions , les heresies , les
 envies , les meurtres , les yvrongneries ,
 les débauches , & autres semblables.

Les fruits de l'esprit au contrai-
 re sont la charité , la ioye , la paix ,
 la patience , l'humanité , la bonté , la
 foy , la douceur , la temperance , la
 modestie , la chasteté.

Ad Gal.
 chap. 5.
 19.

Revenons maintenant à nostre
 sujet , & imprimons nous forte-
 ment cette maxime dans l'esprit ;
 que nous devons faire pour évi-
 ter le mal , tout le contraire de
 ce qu'il faut pour pratiquer la
 vertu : car comme il faut estre
 tres-paresseux à faire le mal , &
 qu'il faut vaincre les passions qui
 nous y portent par de fortes &

de puissantes reflexions ; sur la deffense qui nous en est faite de la part d'un Dieu , qui doit faire justice de la moindre de nos fautes ; & sur l'obligation que nous avons à bien faire pour nôtre interest particulier , où il ne s'agit de rien moins que d'une vie & d'une gloire eternelle ; & de complaire à un Dieu si bon, qu'il nous a comblez & comble encore tous les jours de biens & de graces : aussi ne faut-il estre nullement paresseux ny indifferens à faire le bien , mais au contraire vaincre toutes les repugnances que nous y aurions , par une promptitude qui n'admette aucune deliberation.

Par exemple , la paresse nous retient au lit , & nous propose de differer à nous lever , que nous avons encore une heure, une demie-heure , &c. que l'on trouve des Messes à une heure
après

DE LA PARESSE. 137

après midy, &c. la bonne regle au contraire nous a dit si souvent, & nous en devons estre tous persuadez, que c'est une honte, comme nous disions hier, de passer la meilleure partie de nostre vie dans un lit, à tourner, ainsi que dit l'Ecriture, c comme une porte sur ses gonds; & partant quand il est heure de nous lever, il faut estre plutôt levé que l'on ait pensé à le faire; Et de même de toutes nos autres actions.

c Sicut
ostiū ver-
titur in
cardine
suo, ita
piger in
lectulo
suo
Prov. ch.
26.

Il ne faut donc pas differer, en disant, *Je feray demain cecy, i'iray demain là, ce sera pour une autrefois, &c.* Car ce sont tous mouvemens de paresse; j'entends, comme j'ay dit, à l'égard des actions loüables & utiles.

XXV.
Regles
genera-
les pour
sa con-
duite.

IE le comprends, dit Zeroandre: mais à quelles actions doit-on en effet s'occuper? vous nous

M

venez de faire voir les vices & les vertus; dites-nous maintenant qu'elles occupations on peut se donner dans la vie, qui soient donc comme vous le voulez selon cette vie active & honneste; car je commence d'entrer dans vos principes.

Il seroit tres-difficile, reprend Theotée, de prescrire icy une forme de vie à toutes sortes de personnes; chacun doit le faire soy-même, & considerer premierement ce qu'il est, & de quelle condition il est, s'il est dépendant de quelqu'un, ou indépendant; s'il est riche ou pauvre, &c. Et après il faut que chacun rapporte & proportionne ses actions à cet estat, tant pour ce qui regarde l'exercice de la vertu, dont aucune condition n'est exempte, que pour ce qui regarde la condition même, & l'employ où Dieu establit chacun de nous.

Et en effet, il y a dans la pratique de la vertu certaines actions qui conviennent aux uns, & qui ne conviennent pas aux autres; il y en a quelques-unes qui passent le pouvoir des foibles, & ne peuvent estre executées que par des personnes aisées & accommodées.

Comme donc il faut conformer à nostre condition les actions qui regardent nostre salut, il faut aussi rapporter les autres à nôtre condition, & estre ensuite aussi soigneux de s'acquitter de ce qui la regarde, que de ce qui regarde nostre salut; parce que la paresse & le relaschement qu'on y apporte est une espece de larcin, que l'on fait au public, si on est personne publique; à sa famille si elle en souffre du dommage; & à des particuliers si on est dépendant d'eux: sur ce principe, que personne n'est exempt d'action.

M ij

dans le monde, & que Dieu veut ces actions là de chacun de nous dans la condition où il nous a mis.

Que si on peut donc dire à un pauvre, & à un homme de mediocre condition, suivant le sens litteral de l'Ecriture; *Jusqu'à quand dormirez-vous, ô paresseux? quand vous réveillerez-vous de vostre sommeil? vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous mettrez un peu les mains l'une dans l'autre pour vous reposer, & l'indigence vous viendra surprendre comme un homme qui marche à grand pas, & la pauvreté se saisira de vous comme un homme armé: Que si vous estes diligent, vostre maison sera comme une source abondante, & l'indigence fuira loin de vous: a Sion leur peut dire; le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid; il mendiera donc pendant l'esté, &*

a *Preu.*
chap. vj.
2. 10. 11.

DE LA PARESSE. 141

on ne luy donnera rien: b Si on b Prouv.
cap. xx. 4.
peut leur dire; que les pensées de
l'homme courageux produisent tou-
iours l'abondance, au lieu que tout
pareseux est toujours pauvre: c Si c Prouv.
xxj. 5.
on peut leur représenter; que les
desirs tuënt le pareseux; car fes
maines ne veulent rien faire; qu'il
passé toute la iournée à faire des
souhais: mais que celui qui est in-
ste, donne & ne cesse point d'agir; d d Prouv.
Ib. 25. 26.
que quand il se presente quel-
que occasion de travailler & d'a-
gir, le pareseux dit, le Lyon est
là dehors, ie seray tué au milieu des
ruës. e e Prouv.
cap. xx. 13.

Si on peut, dis-je, exciter par
ces sages reproches une person-
ne qui est obligée de travailler
actuellement pour vivre; il ne
s'ensuit pas que ces paroles ne
s'adressent aussi dans une autre
sens aux personnes qui ne sont
pas obligées de travailler pour
gagner leur pain; car com-

me il n'y a personne qui ne soit au monde pour quelque chose, ny qui ne soit tenu sous peine de peché de produire des actions conformes à son estat ; & que d'ailleurs la vie est courte , & qu'il n'y a point de gens qui naissent parfaits ; d'autre part, il n'y a personne aussi qui n'ait besoin de profiter du temps, s'il lui en reste après ses fonctions ordinaires , pour se rendre par l'estude & par l'exercice encore plus capable qu'il n'est de servir son prince , le public & les particuliers dans la condition où il a plû à Dieu de le mettre.

Et cela joint aux actes continuels de pieté qui se presentent, & qui doivent preceder toutes les autres actions , il ne restera tres assurément point de temps, ny aux grands ny aux mediocres , qu'ils puissent perdre par l'oïveté.

Mais , Monsieur l'Abbé , interrompt Angelique , vous oubliez les Dames.

Vous me pardonnerez , Mademoiselle , reprend - t'il ; car les principes generaux comme sont ceux-cy , regardent en un sens aussi bien les femmes que les hommes.

Il est bien vray que nous pouvons dire , qu'il y a deux choses qui doivent faire proprement l'occupation des femmes.

LA premiere, est le soin qu'elles doivent à leurs enfans si elles en ont , & particulièrement dans leur enfance. Je n'ose pas dire de leur donner la mammelle.

En effet , Monsieur l'Abbé , interrompt Zeroandre, avez vous vû des femmes de qualité nourrices ?

Je n'en ay guere vû à la verité , répond Theotée.

XXVI.

Conduite pour les femmes, & premièrement, que les meres doivent avoir soin de leurs enfans, & les nourrir elles-mêmes, si elles peuvent.

a Pessimū
mihi no-
minae au-
torē rei
getendæ
vulgum.
Vulgo
peccatur;
vulgo lu-
ditur
alea; vul-
go com-
meatur ad
fornices:
vulgo
fraudatur
potatur,
infantut.
Eras: co l.
puerp.

Mais faut il s'arrester à ce que le monde fait ; le monde extra-
vague; donc il faut extravaguer. a
C'est un des grands abus qui
soient dans le monde : car si la
nature a donné aux femmes, quel-
ques foibles qu'elles soient, la
force de porter leurs enfans, &
d'accoucher ; elle leur donne
aussi celle de les nourrir ; & il en
est de même de toutes les cho-
ses de la nature. Ce n'est estre
mere qu'à demy, de ne pas nour-
rir le fruit que l'on met au mon-
de: La terre qui est la mere com-
mune de toutes choses, ne l'est
pas pour les produire seulement;
mais bien plutôt pour les nour-
rir ; Et il n'y a point d'animaux,
qui ne nourrissent leurs petits.
Aussi ne ferois-je point difficul-
té de mettre ces meres qui aban-
donnent ainsi leurs enfans à des
meres supposées, au rang de cel-
les qui les jettent ou les exposent.

Vous

Vous nous dites-là Monsieur l'Abbé, s'écria Zeroandre, une chose abominable.

Et c'est aussi Monsieur, reprend Theotée, ce qui vous en doit donner de l'horreur. Car n'est-ce pas une espece d'exposition de laisser un enfant tout tendre, tout chaud de la chaleur de sa mere, ne soupirant qu'après sa mere, ne demandant que sa mere par des cris qui toucheroient des bestes sauvages, de le laisser, dis-je, & de l'exposer à une femme qui peut-estre n'a pas le corps sain non plus que l'ame, & qui fait plus d'estat d'un peu d'argent qu'on luy promet que de l'enfant. Je veux même, si vous le voulez, continuë Theotée, que cette femme soit saine. Croyez vous pour cela que la santé d'un enfant encore tout tendre ne soit pas interessée, de luy oster une nourriture à la.

N

quelle il estoit acoustumé , pour luy donner une nourriture étrangere ? Nous en faisons nous-mêmes tous les jours l'expérience , & voyons combien nostre santé s'altère par de mauvaises viandes , ou auxquelles nostre estomac n'est point acoustumé.

Mais c'est-là peu de chose ; le mal est bien plus grand , en ce que cette même nourriture qui luy corrompt le corps , luy corrompt aussi l'esprit.

Je ne vous pardonneray pas cette Philosophie , interrompt Zeroande. Car à ce compte-là, l'ame dépendroit des viandes que nous mangerions , & ce seroit une ame corporelle.

Sans cette consequence Monsieur , reprend Theotée , vostre raisonnement seroit juste.

Quoy ? s'écrie Zeroandre, mon ame dépend de ce que je mange.

Sans doute , répond Theotée,
 & il est aisé de le voir : car si le
 corps se corrompt par la mau-
 vaise viande , & si l'ame ne peut
 agir sans les organes du corps ; il
 s'ensuit qu'elle ne peut agir , ou
 qu'elle agit mal, si ces organes
 sont corrompuës. ^a Et pour vous
 le prouver, n'est-il pas vray que si
 les yeux sont malades, l'ame a de
 la peine à voir ? que si les oreilles
 sont bouchées, elle entend avec
 difficulté ? que si le cerveau est
 engagé de fluxions, elle a l'odo-
 rat empesché ? que si les mem-
 bres sont engourdis, elle en dis-
 cerne moins par l'attouchement ?
 Et que si la langue est malade,
 elle en à le goust depravé ?

Je le veux Monsieur l'Abbé,
 interrompt Zeroandre ; mais
 qu'est-ce que toutes ces choses-
 là ont de commun avec l'esprit ?
 Est-ce que quand je me suis brû-
 lé la langue , & que je trouve

a Vitiato
 corpore
 non age-
 re animū
 aut in-
 comino-
 dius agere
 oportet.
Ibid.

après cela ma viande insipide, j'en raisonne moins ?

Vous l'allez voir Monsieur, reprend Theotée, n'est-il pas vray qu'un homme, par exemple, qui aura eu l'esprit vif & bonne memoire, devient stupide & ne se souvient presque plus de rien, quand il a receu quelque grande playe à la teste, ou qu'il a fait quelque grande chute, ou qu'il luy est arrivé quelque grande maladie, ou qu'enfin il est dans un âge fort avancé ? Et cela vient de ce que les organes qui servent au raisonnement, à la memoire, & aux passions estant blessés, l'ame qui ne peut pas raisonner, ny se souvenir ou vouloir sans ces organes, non plus que voir & entendre sans les yeux & les oreilles, déregle aussi toutes ses operations intellectuelles. Or comme les organes de ces operations resident dans le cerveau, il

DE LA PARESSE. 149
est aisé de voir que la mauuaife
nourriture & les maladies qu'elle
cause peuvent nuire au cerveau,
aussi bien qu'elles nuisent aux
organes des sens ; puisque l'expe-
rience nous montre que la co-
ction des viandes se faisant dans
l'homme comme dans un alam-
bic, l'estomac en enuoye les bon-
nes ou mauuaifes vapeurs dans le
cerveau & les organes de l'es-
prit. Et c'est d'où vient que ceux
qui sont sujets au vin, par exem-
ple , ont mauuaife memoire ;
qu'une trop grande repletion
cause l'apoplexie ; & qu'enfin
comme la trop grande faim & la
trop grande soif dans les enfans
émousse l'esprit & la memoire ;
de même le trop de nourriture
les rend stupides (si nous en vou-
lons croire Aristote) esteignant
la vivacité de l'esprit , comme si
on estouffoit un petit feu en jet-
tant dessus trop de bois.

N iij

Je commence à comprendre,
interrompt Zeroandre.

Et ainsi , reprend Theotée ,
vous voyez combien il est impor-
tant d'empescher que le tendre
corps d'un enfant ne se corrom-
pe dans les commencemens ;
parce que toutes les maladies
qu'il contracte alors sont pres-
que incurables, & qu'il n'en con-
tracte pas pour une seule. Et en
effet nous voyons que de-là vien-
nent les epilepsies, les maigreurs,
les foibleesses , les furditez , les
infirmitez du cerveau , les stupi-
ditez de l'esprit , & par une suite
infaillible les déreglemens & les
vices : sans dire que par le peu de
soin des nourrices grand nombre
d'enfans ont aussi des ruptures,
des membres tortus & autres dif-
formitez.

Erasin.
Coll.
puerp.

Une mere peut-elle donc estre
persuadée de ces choses là, com-
me il faut qu'elle le soit , si elle

n'est aveugle, & renoncer au véritable nom & au véritable devoir de mere?

Oüy Monsieur l'Abbé, interrompt Zeroandre; mais voudriez-vous que les meres interessassent elles-mêmes leur fanté?

Non, répond Theotée, je ne le voudrois pas; car la premiere charité commence par soy-même. Je sçay que de nourrir un enfant c'est une grande peine, qui demande beaucoup plus de force & de fanté que n'en ont peutestre des Dames de qualité nourries delicatement; mais ce n'est pas toûjours leur foiblesse qui est cause qu'elles s'épargnent en cela.

Je vous entends, dit Zeroandre, vous estes de l'opinion de ceux qui croient que c'est pour se trop aimer elles-mêmes.

Je m'en rapporte, reprend Theotée, à leur conscience;

N iij

mais il est toujours tres-assuré que la paresse y à bonne part. Le soin continuel que demandent les enfans les fait fremir: cét embarras, ces cris, les importunent; Elles éloignent le plus qu'elles peuvent cét objet de leurs yeux.

Il y à encore une raison, ajoûta Angelique, pourquoy ces Dames haïssent leurs enfans; vous ne la sçavez peut-estre pas; c'est parce qu'ils les font paroistre vieilles. Elles ont pour cela si grand peur qu'ils les appellent seulement leur mere ou maman, que quand cela leur arrive, elles leur donnent le foüet; il faut les appeller ma *menone*, ou pour le plus seür s'aller cacher quand il vient compagnie: cela ne les vieillit pas tant.

Et combien en voyons nous qui les chassent tout à fait de leur maisons, pour les envoyer chez des parens éloignez, & pour les

enfermer dans des Cloistres , où souvent ces enfans passent leur vie sans sçavoir, que par des idées confuses , quel est leur pere & leur mere?

C'est une cruauté , dit Theotée avec indignation , & Dieu en tirera sans doute une vengeance terrible. Traiter ainsi leurs enfans , pendant qu'elles apportent un soin extrême à caresser leurs petits chiens ; que ces chiens ont leurs gouvernantes, & leur viande à part ; que toute la maison est en trouble quand le petit chien est dégousté ; que la Dame même est dans une espee de fureur si on le luy derobe, & qu'elle est inconsolable s'il meurt.

J'allay voir dernièrement une Dame, interrompt brusquement Angelique , qui est justement l'original de cette copie. Je vous feray l'histoire, & ne vous la dé-

guiseray pas d'un mot. Je l'allay voir de la part de Madame, pour la consoler d'une petite fille qu'elle avoit qui estoit à l'extrémité, & je l'a trouvay querelant un de ses amis, parce qu'il avoit fait mine de battre un petit chien qui luy avoit sauté au bas de foye, & comme je croy l'avoit mordu. C'est la plus méchante petite bête que l'on puisse voir, dit après Philargie, toujours grondant, toujours aboyant, à faire perdre patience.

J'en vis aussi l'experience un autre jour, continua de dire Angelique, en un homme qui ne va pas souvêt comme je pense dans cette maison. Il s'estoit mis en devoir de faire civilité à cette Dame, & il commença plus de six fois à luy dire, *Madame*, sans pouvoir passer outre: car comme il pensoit faire son compliment, ce petit chien se jettoit à

ces jambes ; & cét homme songeant au plus pressé quittoit aussitost la Dame , & se baissoit pour se garder comme il pouvoit avec son gand ; puis se redressant, il recommençoit toujours *Madame*, & le petit chien de revenir à la charge , & l'homme de se mettre en deffense ; enfin on ne sentendoit point parler ; la Dame cependant estenduë dans son fauteuil se contentoit de dire de temps en temps d'un ton grave. *Taisez-vous fripon*. Et le fripon, qui est élevé en enfant gâté, aboyoit toujours. Je pensay mourir de rire. Il fut impossible à cét homme de passer le mot de *Madame*, sans se mettre au hazard d'estre mordu ; & je croy qu'il en feroit encore-là , si de bonne fortune une Damoiselle ne fust venuë dans la chambre, & n'eust pris le chien.

Mais pour revenir à mon histoi-

re lugubre ; jc ne luy eust pas
plustost fait entendre la part que
Madame prenoit à son affliction,
qu'il entra une femme de cham-
bre toute éplorée, & hors d'el-
le-même, qui luy dit, *Madame,*
nostre pauvre enfant rend le dernier
soupir ; venez Madame, pour luy
donner vostre benediction. On est
allé avertir Monsieur, levoila qui
monte à grand haste. Hô l'Epine,
répondit elle, que m'allez vous
dire là ? où voulez vous que ie monte
à une seconde chambre ? L'Epine re-
double fondant en larmes ; hé
Madame venez voir mourir vostre
enfant. Mon Dieu laisse moy-là,
dit la Dame en fronçant le sour-
cil, ne me romps point la teste. Et
ce fut-là tout ce que l'on en pust
tirer ; l'enfant mourut un quart-
d'heure après, & cette Dame en
receut la nouvelle de la même fa-
çon. Tout ce que je vous dis, je
l'ay veu de mes propres yeux, &

entendu, comme l'on dit, de mes oreilles.

Abominable paresse qui renverse les loix de la nature! s'écria Theotée qui en parut touché; meres dénaturées! vous avez bon besoin que Dieu soit vostre pere d'une autre maniere, que vous n'estes meres à vos enfans. Je suis tout ému de cette inhumanité. Les bestes qu'elles cherissent tant serviront un jour à leur condamnation. Elles devroient du moins suivre leur exemple, & voir les soins que chacune a de ses petits, jusqu'à hazarder sa propre vie. En effet c'est violer les loix de la nature & celles de Dieu que de faire autrement.

Et c'est pour cela, comme j'avois commencé à dire, que le soin que doit avoir une mere de son enfant, est un devoir indispensable & le plus digne d'une femme vertueuse. C'est aussi ce que

1. Timoth.
ij. ch. 15.

Ib. ch. v.
4.

Ib. 10.

nous enseigne saint Paul , lors qu'il dit que ce seront même les enfans qui sauveront leurs meres, peu saintes d'ailleurs ; *Elles se sauveront, neanmoins par les enfans*, dit ce grand Apostre , *qu'elles mettent au monde , en procurant qu'ils demeurent dans la foy , dans la charité , dans la sainteté , & dans une vie bien réglée.* Il veut que ce soit leur principale occupation, comme il l'ordonne à toutes les meres en l'ordonnant aux veuves : *Que si*, dit-il , *quelque veuve à des fils ou des petits fils , qu'elle aprenne premierement à rendre pieuse sa famille, donnant à ses enfans l'éducation qu'elle a receüe de son pere & de sa mere.* C'estoit même l'éducation dont nous parlons qui establissoit sur toutes choses la reputation d'une femme , quand il s'agissoit de l'admettre au ministère de l'Eglise. *Qu'on puisse rendre témoignage*, dit saint Paul,

de ses bonnes œuvres ; si elle a bien élevé ses enfans. C'est donc cette éducation qu'une honneste femme se doit proposer pour la première & principale partie de son occupation ; & si elle a des raisons de ne point nourrir elle même ses enfans , elle n'en a point de leur refuser cette seconde nourriture ; puis qu'il y va de son salut , comme nous venons de voir.

Mais Monsieur l'Abbé, interrompt Zeroandre , est-ce donc que l'éducation des enfans ne regardera que la mere , & que le pere ne s'en mettra point en peine ? je croirois tout le contraire : car les hommes ont pour la plupart de l'estude & de l'expérience , ils sçavent mieux qu'une femme la conduite qu'il faut tenir pour élever un enfant.

Je ne vous dis pas Monsieur , répond Theotée , en recommen-

Eph. cap.
vj. 4.

dant l'éducation des enfans à la mere , que le pere soit dispensé de ce soin-là : je parlerois moy-même contre saint Paul qui dit en termes precis ; *Et vous peres, ayez soin de bien élever vos enfans en les corrigeant & les instruisant selon le Seigneur.* Bien loin donc que les peres doivent s'exemter de ce soin, je pretens que ce doit estre leur principal employ. Mais parce que le mary a le faix des affaires à porter , & que ces affaires l'engagent & le détournent ; J'entens que la femme qui a la conduite du dedans de la maison le seconde , & le represente dans cette occasion ; j'entens qu'elle n'ait rien tant à cœur que la bonne éducation de ses enfans , qu'elle y veille incessamment pour elle & pour son mary , à qui elle est obligée d'en rendre compte.

De plus , on peut faire de ce
soin-

soin-là un partage égal, laissant l'éducation des enfans à la femme sous les ordres du mary pendant leur premiere jeunesse; cet âge estant plus propre à estre gouverné par des femmes que par des hommes: Et aux maris ensuite quand leurs enfans seront plus avancez en âge, & qu'ayant l'esprit un peu formé ils commenceront à estre capables de choses plus solides.

C'est un partage qui est si naturel dans le mariage, qu'il en a même esté de tout temps une des consolations essentielles. *Il n'y a point*, dit un ancien plus prudent que je ne suis, *de plus honnestre consolation à un homme; que de prendre une femme qui partage avec luy la bonne & la mauvaise fortune; à qui il puisse confier ses secrets; à qui il puisse confier ses enfans dans leur bas âge.*

a Litteris
jam ac
seniori-
bus dis-
ciplinis
imbuen-
dum, quæ
factis pa-
tris est
potus
quam
matris.

Erasm.
coll. puerp

Tacit. xlii
ann.

O

a Hulus.
id. uxoris
est ednca-
tio, illius
Id. viri,
institi-
tion.
*Arist. de
cura rei
fam. cap.
8.*

L'éducation des enfans , dit Aristote , est le partage de la femme , & leur instruction dans les sciences est celuy du mary. a

En verité je ne sçauois vous dire à qui nous donnons en cela le plus important soin. Car toute la vie de l'homme dépend absolument du tour qu'on luy donne dans son enfance; & je ne suis pas du sentiment de bien des gens, qui s'imaginent qu'il faut les traiter comme de petits animaux, sans avoir d'autre soin pour eux, que de leur bien donner à manger; leur laissant sur ce principe, corrompre l'esprit & les mœurs par des gouvernantes & des valets.

C'est une erreur qui est d'autant plus pernicieuse que l'homme bien-souvent est tel dans ses derniers jours , qu'il a esté dans ses premières années.

En effet , reprend Zeroandre,

il me vient dans l'esprit, que c'est une remarque que chacun fait tous les jours sans y penser, lors que par exemple on se plaint d'un homme à un autre, & que l'on dit bien souvent c'est un obstiné, c'est uninterressé; *ha je le connois,* répond celuy à qui on parle, *nous avons estudié ensemble, nous avons esté tout petits chez un même maistre, il se battoit deux heures pour une pomme.*

C'est donc, continuë Theotée, de ces premieres teintures que l'on donne aux enfans touchant l'honnesteté, la vertu, la crainte de Dieu, que dépend la suite de leur vie: car comme selon la nature corrompuë la jeunesse penche toujours au mal; c'est lors que la plante est tendre, pour me servir de la comparaison ordinaire, mais juste, qu'il faut la redresser, parce que si on attend qu'elle se soit fortifiée dans une

mauvaise habitude, elle fera inflexible au bien, de même qu'un arbre qui rompt plutôt qu'il ne ploye.

XXVII

*Que les
femmes
doivent
en 2. lieu
avoir
soin de
la con-
duite de
leur
maison.*

*Tite cap.
ij. 4. 5.*

*la Veille
foris par-
ta affer-
ret, hæc
intus cō-
servaret
allata.
Arist. de
anra rei
fam. cap.
3.*

LA seconde partie de l'occupation d'une femme, selon le même saint Paul, est le menage; *Apprenez aux femmes avancées en âge d'inspirer aux ieunes d'aimer leurs maris & leurs enfans; a estre bien réglées, chastes, sobres, attachées à leur menage.*

C'est l'œconomie qui est bien plus le partage de la femme que de l'homme; celui-cy ayant naturellement pour sa part la peine de gagner dequoy faire subsister sa famille; & la femme ayant pour la sienne le soin de bien menager au dedans ce que son mary a acquis au dehors: Et ce menage n'occuperoit que trop les femmes, si elles avoient le courage de s'y bien appliquer.

Je voy bien , Monsieur , dit-il en regardant Zeroandre , que vous avez la bouche ouverte pour me dire que cette occupation ne convient pas à des personnes de qualité.

Je le croy ainsi, Monsieur, luy dit Zeroandre.

Et c'est pourtant ce qui leur appartient veritablement : la raison est que les personnes de qualité estant obligées de faire de tres-grandes dépenses pour maintenir leur rang , elles ont par consequent plus besoin que les autres d'un grand ordre & d'une grande œconomie dans leurs maisons. Aussi voyons nous sans cela les maisons les mieux establies perir miserablement ; parce que les Dames laissant toutes choses à l'abandon pour couler une vie sensuelle dans les plaisirs & dans l'oïveté ; Dieu qui ne reside plus dans ces familles,

en retire sa benediction , & alors tout le revenu se mange en herbe , le fond se trouve engagé par de grandes debtes , & à la fin les enfans qui survivent à ces peres & meres oisifs & faineants , se trouvent accablez de misere avec cette idole de qualité qui leur reste pour toute chose , sans pouvoir dire par où leurs grands biens se sont évanouis.

XXVIII.
*Oeuvres
des
mains.*

IL en est de même des œuvres des mains , continua Theotée: n'est-il pas vray , Monsieur , en s'adressant encore à Zeroandre , que ce n'est pas le devoir d'une Dame de qualité de travailler?

A la verité , répondit Zeroandre , je ne trouverois pas une Dame de qualité trop bien parée d'une quenouille.

Et moy , reprend Theotée , je vous soutiens qu'il n'y a rien qui soit plus feant , & qui tourne

d'avantage à la loüange d'une Dame, même de la plus haute qualité, que le travail des mains. Car estant visible aux yeux de tout le monde, que ce n'est pas la nécessité qui l'oblige de travailler, chacun en conclud qu'il faut tres-assurément que ce soit par un grand motif de vertu & de bon naturel, que cette Dame travaille de la sorte.

Mais à le prendre de plus haut, n'est-il pas loüable aux yeux de Dieu & des hommes, de voir de grandes Dames, comme nous en avons de si beaux témoignages dans le temps passé, & même encore aujourd'huy, qui pour bannir de leur maison l'oisiveté cette mere de tous les vices, animent les premieres leur domestique par leur exemple, & font ou aident à faire les choses qu'elles feroient obligez d'acheter, & soulagent ainsi leur famille

par cette petite épargne, ou bien en donnant la valeur aux pauvres, à qui de droit naturel & divin appartient le superflu des riches.

Il y a long-temps, interrompt Angelique, que j'ay entendu parler de la toille que faisoit Penelope, mais je croy que ce sont contes.

Homere. Contes ou non, reprit Theotée, on voit toujours les mœurs & les façons de faire qui estoient en usage au temps de cét Auteur qui est extrêmement ancien; car quoy qu'il employe beaucoup de fables & d'allegories dans ses Poëmes, il est néanmoins trop habile homme pour faire travailler Penelope qui est la femme d'un Prince souverain, si ce n'eust esté alors la coustume des Dames de la plus haute qualité de s'occuper à l'ouvrage des mains.

Il en est de même, puisque nous sommes tombé sur ce Poëte, quand il fait parler Hector à Andromaque sa femme. On riroit sans doute aujourd'huy si on entendoit un Prince consoler sa femme, qui se lamenteroit de le voir partir pour aller à la guerre, en luy disant; *Ne soyés point en peine de moy retournés au logis; ayez soin de vostre ouvrage, ayez soin de vostre quenouille, faites travailler vos servantes; & pour ce qui est de la guerre laissez en le soin aux hommes.*

Homere
Iliad. vj.

Cependant, c'est l'antiquité qui parle par la bouche de ce Hector, qui est un Prince de sang Royal, un heritier presomptif d'une couronne, & un mary qui aimant tendrement sa femme, cherche ce qui peut le plus fraper son esprit, & la divertir des fâcheuses pensées de son départ.

Mais laissons la fable si vous

P

voulez , & venons à l'histoire.
 Vous ne doutez pas je m'assu-
 re que la femme d'Auguste ne
 fût de qualité , estant la femme
 d'un Empereur & du maistre pres-
 que de tout le monde. Voyez
 comme on en parle , non même à
 dessein d'exagerer ses bonnes
 qualitez; mais pour louer la fruga-
 lité & la modestie del'Empereur.

*Il ne portoit pas volontiers d'autres
 habits , dit l'Historien , que ceux
 qu'on luy faisoit au logis , écoutez,
 du travail de sa femme , de sa sœur,
 de sa fille & de ses nieces.*

Iust. Lipf.
 Mon. &
 Exemp.
 Pol. lib.
 II. c. xv.

Voila des Dames comme il me
 les faudroit , s'écrie Angelique ;
 allez vous en dire aux nostres de
 prendre une aiguille ; elles vous
 répondront que vous les prenez
 pour des coûturieres. Bien plus,
 j'en connois une toute singuliere,
 elle à pour le moins deux fois &
 demy mon âge , calculez vous-
 même : car il faut estre delicat

sur cette matiere : cependant si elle ne fait pas encore la belle, elle fait au moins la redressée.

Cette Dame est assurément de qualité; elle à une santé, une fraîcheur, un embonpoint à donner de l'envie; mais ce n'est pas de quoy'il est question : elle ne joue jamais, elle ne travaille jamais, elle ne lit jamais; & devinez pourquoy? parce qu'il luy faudroit des lunettes, & qu'il n'est pas honneste à ce qu'elle croit, que les Dames de qualité en ayent.

Voila qui est plaisant, répond Zeroandre.

Ce sont, dit Theotée, des faiblesses dont ces anciennes Dames estoient bien éloignées. Il me souvient, pour venir à des Dames chrestiennes, d'avoir leu dans une Chronique de la vie de Charlemagne composée sur des manuscrits fort anciens, que l'un des beaux endroits de son éloge,

est, qu'il avoit eu un soin particulier de bien élever ses enfans, qu'il avoit mis les Princes ses fils dans l'exercice de la chasse & des armes dez leur premiere jeunesse, selon la coustume des François, mais particulièrement les faisant instruire dans la crainte de Dieu; & ses filles à tourner le roüet, à filer, & employer le temps à plusieurs ouvrages pour ne pas les laisser vivre dans l'oïveté, & pour leur donner en toutes choses une honneste éducation. ^a

a Aufer-
lesenes.
Chroni.
cap. 28.

L'histoire dit de même de cette grande Isabelle Reine d'Espagne, qu'elle embellissoit les Eglises de ses propres mains, ou de celles de ses femmes, brodant elle-mesme des paremens & des ornemens, ou les faisans broder & faire par ses filles.

L. Lip. Ib.
Lib. II.
cap. II.

Vous voyez donc-là le travail des mains estably en la personne d'une Reine: mais ce qui est plus digne de remarque, & ce qui fait

encore plus admirer la vertu de cette illustre Princesse, est qu'elle partageoit avec le Roy Ferdinand son Epoux, le soin du gouvernement de l'estat, parce qu'elle estoit femme d'une esprit penetrant, juste, solide, & ferme.

Elle trouvoit au milieu même de cét accablement d'affaires, du loisir pour l'ouvrage.

Et nous autres, interrompt Angelique, nous n'en trouvons point au milieu de l'oïveté.

Voulez-vous sçavoir maintenant, continuë Theotée, comment elle élevoit ses enfans. Vous le pouvez conjecturer de ce que dit l'Histoire au sujet de *Marie* sa fille, qui fut femme d'Emanuel Roy de Portugal. *Elle estoit*, dit un écrivain de ce pays-là, *honneste, civile, ennemie de l'oïveté, remarquez, faisant de ses propres mains ce qui sert à l'usage des femmes soit de toile, soit de soye, &c.*

a I. Lipf.
Monit. &
ex Pol.
lib. II, c.
xvij.

faisant faire la mesme chose à ses filles. a

Je pourrois vous rapporter encore d'autres exemples, & même plus modernes, si vous vous défiez trop de la simplicité de ces temps-là; & toutes ces preuves vous convaincroient que de tout temps les plus grandes Dames n'ont eu que le ménage pour une de leurs principales occupations & pour leur plus honneste divertissement.

Pour moy, interrompt Angélique, j'en suis toute persuadée.

Vous avez raison de l'estre, reprend Théotée: car sans autres exemples vous pouvez establir pour maxime constante qu'il n'y a point eu, ny qu'il n'y aura jamais de femmes de quelque qualité que ce soit, qui ayent passé pour vertueuses (remarquez je vous prie ce mot) qui n'ayent travaillé des mains d'une façon

ou d'autre. La raison en est sensible : Car elles ne peuvent avoir de vertu qu'en détruisant le vice, dont on ne sçauroit venir about, qu'en détruisant la paresse ou l'oïveté qui en est la mere, & qui ne se peut détruire que par l'occupation.

Cela est clair, dit Angelique.

VOilà pour l'ouvrage des mains XXIX.
 en general, poursuit Theotée: *Distribution
du tems.*
 si vous voulez que nous venions maintenant un peu plus dans le particulier; je vous diray que je ne trouverois point de meilleur remede contre la paresse, que de faire chacun dans sa condition, dans sa profession, dans son mestier, un bon employ du temps.

Car le temps, comme nous disions hier, si je m'en souviens, est une chose pretieuse, & le premier tresor que la nature nous donne à ménager; si nous en usons

bien, nous userons bien de tout le reste.

Mais le moyen, objecte Zerobandre, que des gens, par exemple, qui dépendroient de la volonté d'autrui, pussent regler leur temps?

Ceux-là le peuvent en quelque façon aussi, répond Theotée, en se reglant sur celui des personnes, de qui ils dépendent.

Or pour regler le temps, je voudrois en faire par écrit une distribution selon les affaires; que j'aurois; Premièrement pour tout le cours d'une année, où seroient marquées les choses qui m'occuperoient d'année en année, comme si vous voulez planter, semer, moissonner, vander; & là je verrois en quel temps me viendroient ces occupations; quels aprests je serois obligé de faire du plus au moins; & ainsi des autres choses & des

exemples que chacun se doit proposer soy-même: car on sçait bien que ceux qui n'ont pas de terres, n'ont pas le même besoin de ces regles, que ceux qui en ont.

Secondement pour chaque mois, en quel mois j'aurois à faire mes provisions, en quel mois écheroient d'autres obligations, jusqu'aux moindres choses: car rien ne se doit faire sans ordre, &c.

En troisiéme lieu pour chaque semaine, où seroit contenu tout ce qui me conviendrait faire de semaine en semaine.

Et en dernier lieu pour chaque jour, où je marquerois toutes les heures de la journée, comme celles de se lever, se coucher, dîner, souper, &c. afin d'avoir par ce détail, une suite uniforme de toutes mes actions pendant le jour; lesquelles ne s'interromperoient jamais, que par ce qui se rencontreroit de différent dans la note de la semaine; comme

celle-cy ne pourroit s'interrompre, que parce qui y feroit contraire dans celle du mois ; ny celle du mois que par ce qui ne s'accorderoit pas aux obligations que je me ferois imposées dans celle de l'année ; y ayant des choses, par exemple, que l'on ne fait qu'une fois dans toute une année ; d'autres que l'on ne fait que de mois en mois ; d'autres qui n'arrivent que de semaine en semaine ; & d'autres enfin qui arrivent indispensablement tous les jours.

Dans tous ces *agenda*, les choses qui regardent Dieu, sont celles qui doivent estre le plus exactement spécifiées, quoy que je n'en aye pas encore parlé ; par exemple, en tel temps de l'année je feray telles & telles charitez, cela s'entend selon les forces d'un chacun, en denrées ou autrement ; en tel mois, telles festes &c. j'y ray visiter tel & tel Hôpital, telle

ammon ; en tel temps de l'année

& telle prison ; en telle semaine je visiteray & consoleray les pauvres de ma paroisse, je feray faire des instructions à mes domestiques, &c ; à telle heure du jour le matin & le soir je feray faire la priere : à telle heure je liray, j'étudieray, je mediteray &c. Ce qui se trouveroit si remply, & fourniroit une occupation si diversifiée & si aisée, par l'habitude que l'on s'y formeroit, que cette vie, quoy que laborieuse & active, deviendroit un jeu & un plaisir.

EN voila bien Monsieur l'Abbé, s'écrie Zeroandre ; mais enfin il faudra donc toujours estre comme à une charuë, sans jamais avoir de divertissement.

XXX.
Des di-
vertisse-
ments.

Pardonnez-moy, Monsieur, reprend Theotée, je n'exclus point les divertissemens honnêtes ; au contraire je veux que vous les goutiez davantage en les en-

tre coupant d'un peu de travail, & non pas en les rendant vostre occupation ordinaire.

J'entends qu'il y ait dans cette œconomie, des heures que l'on employe à une honneste recreation; des jours où vous alliez faire des visites que l'honnesteté demande de vous, où vous alliez à la promenade, où vous vous divertissiez si vous en avez besoin, à des jeux honnestes. Car enfin l'infirmité obligeant l'homme à prendre des remedes pour rétablir sa santé & ses forces, & les divertissemens tenant leur place parmy ces remedes, c'est faire le *mysantrope*, & blesser la charité, que de deffendre entierement les divertissemens, & particulièrement aux femmes, qui estant d'une constitution delicate, & sujette à de frequentes indispositions, se doivent un peu plus d'indulgence que les hommes. Seulement

ment faut-il observer que ces divertissemens soient honnestes & convenables à des chrestiens ; & qu'ils ne détournent d'aucune action necessaire & vertueuse.

Mais à quels jeux jouer Monsieur l'Abbé , reprend Zeroandre ? il faudra que les femmes jouent à la paume , puisque vous deffendez les jeux de hazard.

Vous me prenez donc Monsieur, replique Theotée, pour un legislateur ? Je vous ay dit, Monsieur , qu'il n'y avoit que l'attachement & l'excez qui rendissent le jeu criminel ; nous avons dit que d'en faire un mestier , & d'entretenir sa paresse par-là , c'estoit un peché , & il n'est pas besoin d'en parler davantage. Du reste ne regardant le jeu que comme un jeu, & estant en droit de jouer pour se delasser de ses plus serieuses occupations ; je pense qu'il est indifferent quel

Q

jeu on jouë, & tout cela, ce me semble, dépend des circonstances.

Car, par exemple, il y à des jeux d'exercice, & des jeux sedentaires. On sçait que les jeux d'exercice ne conviennent point aux Dames, ny à certaines personnes, comme aux gouteux, si vous voulez, ou à un convalescant, & autres semblables. Parmy les jeux sedentaires, il y en a qui consistent tout en conduite comme les échets, & d'autres au hazard, comme les dez.

Or parmy ceux de hazard, il y en à qui aux yeux de quelques-uns, ne paroistront pas si criminels les uns que les autres, comme le jeu de l'oye en comparaison des cartes : Mais pour moy qui neveux icy qu'un jeu purement & simplement, & non pas une occupation, je pense que tout est égal, & que même les jeux de

hazard délassent plus l'esprit, que ceux dont la conduite dépend uniquement de l'industrie: Et en effet si vous avez à divertir un homme fort attaché à l'estude, ou appliqué à des papiers & à des comptes, & qui sorte de son cabinet la ceruele bouillante d'application, vous ne le divertirez gueres ce me semble, en le faisant par exemple jouer aux échets, où il faut une si grande application, que l'on ne perd que faute de cela.

EN verité Monsieur l'Abbé, commence à dire Zeroandre, qui se sentoit toucher, il ne se peut rien de mieux.

De mieux, s'écrie tout d'un coup Philargie, j'en suis si pénétrée, qu'il y a plus de deux heures que j'ay une espece de honte de la vie que je mene.

Courage, Madame, reprend

Qij

XXXI.

Effets de
ces pre-
ceptes,
& con-
clusion
de ce
Traité.

Theotée, plein de joye ; pluſt à Dieu qu'il fiſt germer par ſa grace ces petits avis dans voſtre cœur.

Je veux l'eſperer de ſa bonté, reprend Philargie, & de ma part je veux m'appliquer ſerieuſement à ſortir de cette lethargie.

Tout de bon, Madame, s'écrie Angelique ; voila le commencement d'une conversion.

a Puſillanimus
ignorat
ſeipſum.
Ariſt.
Eth. 4.
cap. 3.

Achevez, Madame, inſiſte Theotée, & ne regardez pas derriere vous ; c'eſt l'effet de la pareſſe. Appliquez vous ſeulement une ſemaine à vous deffaire de ſes pieges ; la choſe eſt plus facile que vous ne ſçauriez croire. *C'eſt la ſcheté & baſſeſſe de cœur de ſe deffier de ſes forces.* Je ne veux pas même vous y convier d'avantage par l'intereſt de voſtre ſalut, qui eſt neanmoins tout ce que nous avons de plus cher & de plus pretieux au monde. Je prie

Dieu de perfectionner, s'il luy plaist cét ouvrage: mais je vous y convie, Madame, par vostre propre santé qui est ou doit estre nostre unique objet pour le corps; aussi bien que nostre salut au regard de l'ame, qui ne meurt point.

Vous imaginez-vous, Madame, qu'une vie paresseuse, mole, & dereglée, contribuë à la santé? Croyez vous que des personnes qui ne font que manger ou dormir, sans faire aucun exercice ny du corps ny de l'esprit, sans faire aucune action, puissent se bien porter? non assurément, Madame; c'est au contraire la source la plus ordinaire de toutes les maladies du corps & de l'ame, a c'est d'où viennent ces inquietudes & ces insomnies qui abatent le corps & l'esprit.

On passe la moitié de la vie à contracter de mauvaises humeurs

a Molles
vivendi
rationes;
nulloque
negotio
paratæ
volupta-
tes, neque
corpori
bonâ pa-
rere con-
stitutionē
possunt,
neque in-
ducūt ani-
mō scien-
tiā ullam;
quæ ali-
cujus pre-
tij sit.
Xenoph.
lib. 2. me-
moralis.

par l'oïfiveté & par le déreglement, & l'autre moitié à tafcher d'en guerir par des remedes, qui font même d'autant plus inutiles & plus nuisibles, qu'ils font ordinaires, & que par la coûtume que l'on en fait, ils interrompent les fonctions de la nature: Tous ces maux finiffant en dernier lieu par des paralifies, ou par des apoplexies, qui ne donnent pas le temps de fe reconnoître, & dont la fuite coufte fi cher pour l'éternité. Prenez donc Madame ce confeil pour un regime de fanté.

Allez, Monsieur l'Abbé, dit Philargie, vous en verrez des effets.

Ah! pluft à Dieu, Madame, reprend-il, que tout imparfait que je fuis, je fuffe venu icy, comme la vertu apparut autrefois à Hercule, pour le détromper des fauffes douceurs que la pareffe

luy propoſoit. Elles plaiderent
enſemble leur cauſe devant ce
Heros. a

a Xenos
phon.
memora-
bili lib.
20,

Ah! Monſieur l'Abbé, dit Ze-
roandre en l'interrompant, vous
nous avez dés-ja dit tant de bon-
nes choſes, qu'il n'eſt pas neceſ-
ſaire d'en dire davantage.

Cela Monſieur, reprend Theo-
tée, pouvoit encore ſervir à vous
faire voir que cette vie pareſſeu-
ſe dont nous venons de parler,
eſt une vie toute payenne, ſans
en rien changer, ſi ce n'eſt que
ceux qui vivent ainſi à preſent
ſe donnent le nom de chré-
tiens: mais en verité ils en ſont
indignes, & bien plus que beau-
coup de payens; Car il y en
a qui nous ont laiſſé de ſi beaux
ſentimens de la vertu, que l'on
pourroit preſque dire qu'ils vi-
voient chreſtiennement dans le
paganisme; puis-que nous voyons
que les honneſtes gens parmy

Q. iiij

eux, avoient horreur & mépris pour cette vie morte; au lieu que les chrestiens de ce temps en tirent vanité.

C'en est trop Monsieur l'Abbé, dit Zeroandre en l'interrompant, vous nous donnez de la confusion.

Non, Monsieur, reprit Theorée, il ne faut point avoir de confusion; il ne faut avoir que du courage. Il faut, comme Hercule fit, detester cette langueur paresseuse où la mauvaise éducation & le mauvais exemple nous engagent, il faut genereusement comme luy, fuir cette molle oisiveté, & suivre la vertu.

Oüy Monsieur l'Abbé, s'écrie Philargie d'un visage gay; j'y suis toute resoluë.

Pour moy, dit aussi Nientilde, ce n'est pas icy le lieu de dire à Monsieur l'Abbé ce que mon cœur pense; je me veux donner

l'honneur de l'aller voir, & j'espere avec la grace de Dieu de le persuader plutôt par mes actions, que par mes paroles, que sa bonne doctrine a fait impression sur mon esprit.

De ma part, reprend Zeroandre, je m'en vas renaître.

Nous verrons, dit Angelique, des effets de ces genereuses resolutions, & à la premiere veüe, Monsieur l'Abbé, vous nous trouverez tous des Saints.

Pour le moins, reprit Philargie, nous nous mettrons en termes de le devenir.

Je prie Dieu de tout mon cœur, répondit Theotée, de vous en faire la grace.

Je l'espere de sa bonté, ajousta Philargie.

Et cela estant, Madame, continua de dire Theotée, je veux espérer aussi que nostre pauvre prisonnier verra bien-tost la fin de son extrême misere.

Allez, Monsieur l'Abbé, répondit la Dame, il ne couchera pas demain où il est si Dieu me donne la santé. Il vous récompensera, Madame, de cette bonne œuvre, dit Theotée; *car c'est à luy à qui vous l'a ferez.*

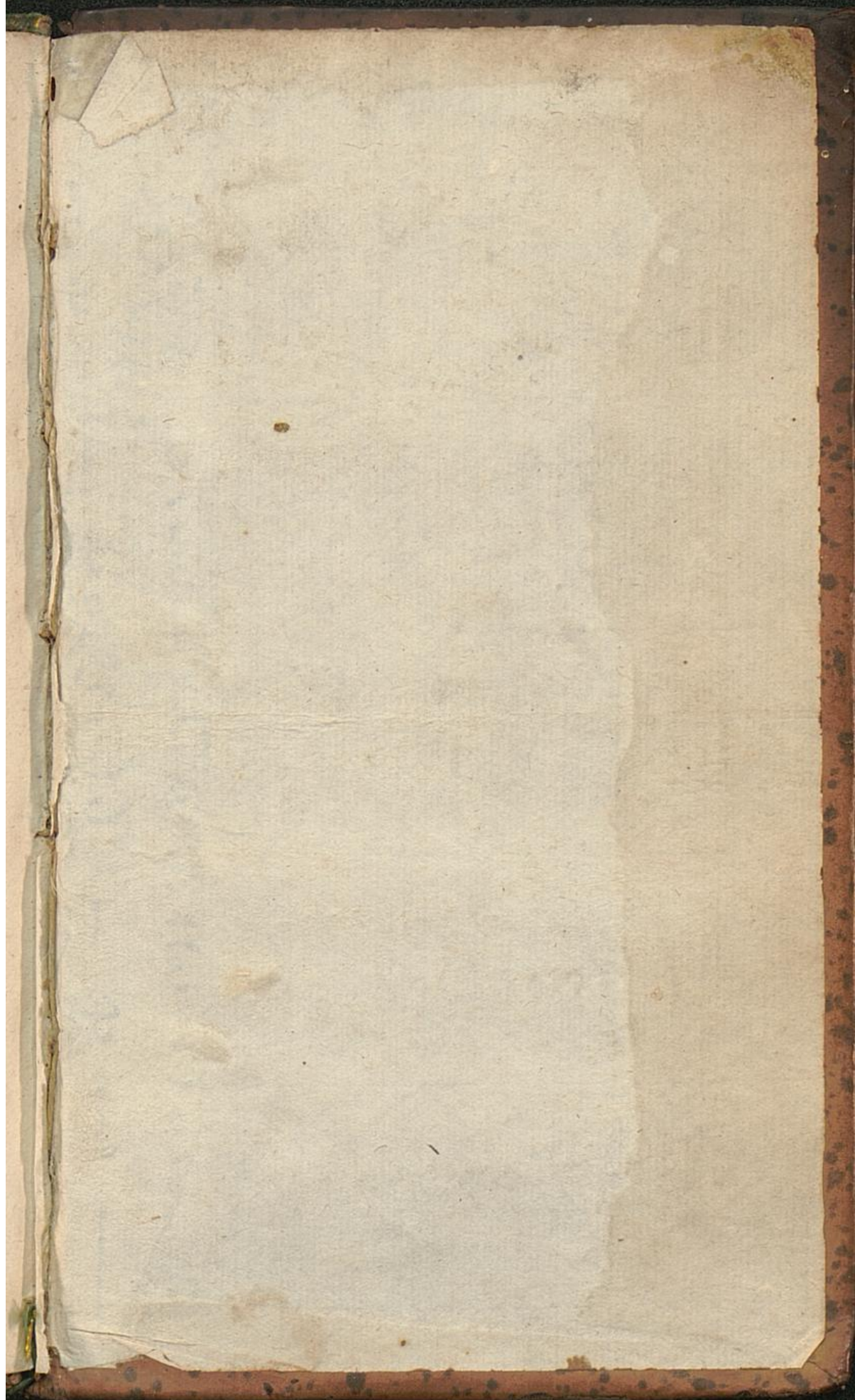
Math. 25.

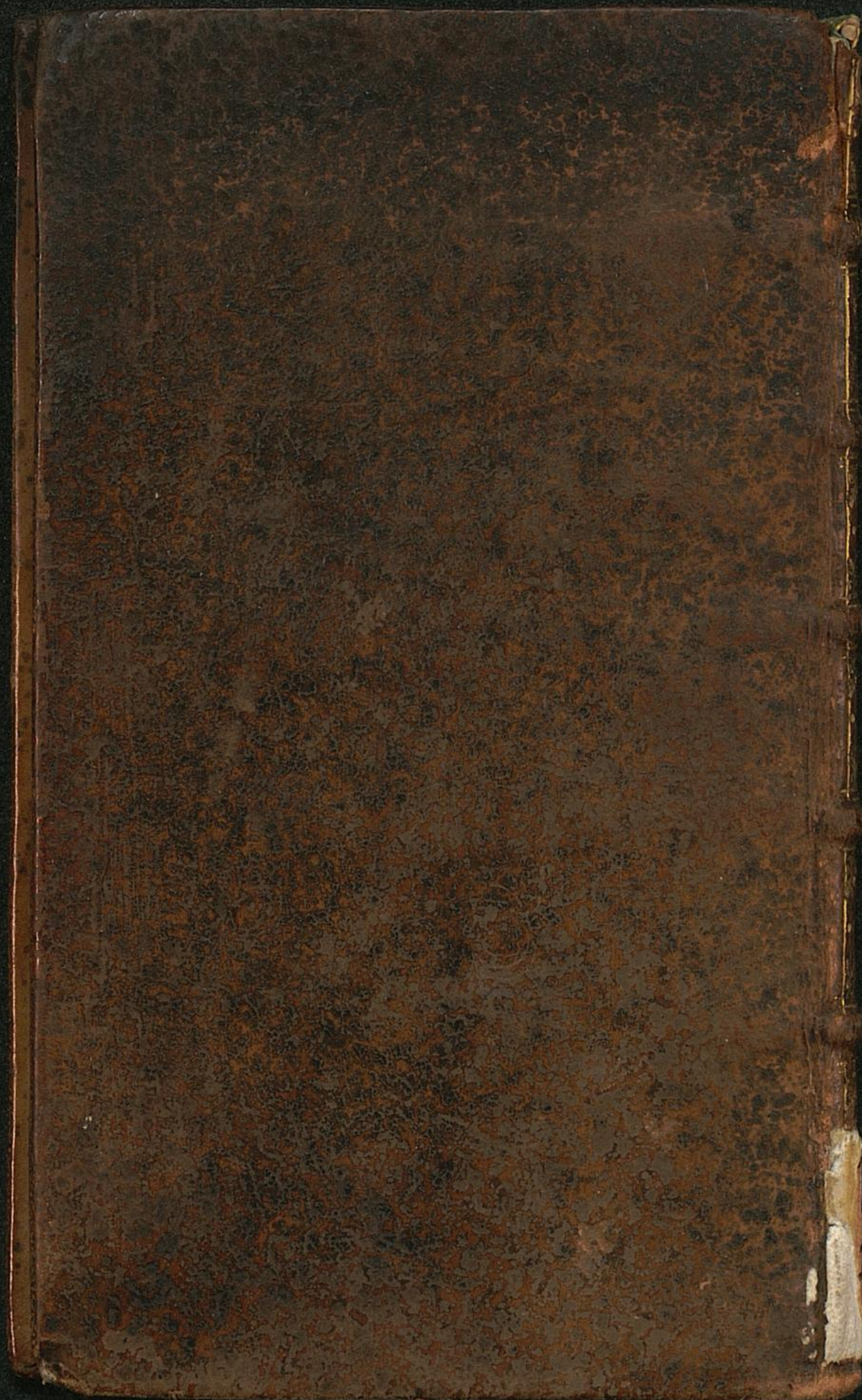
Et ainsi finit l'entretien, dont on a vû depuis des fruits merveilleux. J'ay tasché de ne rien omettre de ce qui en estoit le plus important, & même j'ay eû recours à ce pieux Abbé pour m'en rafraichir la memoire. J'ay voulu seulement supprimer ce que j'avois contribué aussi de ma part à cette conversation, pour laisser parler tout seul ce digne Ecclesiastique, dont Dieu, à qui la gloire en est deuë, voulut bien alors se servir pour donner des avis & des preceptes si solides & si salutaires.

F I N.

Fautes à corriger.

<i>Page</i>	<i>ligne</i>	<i>lisez</i>
22.	11.	qui est ou doit estre
28.	14.	la mesme
48.	12.	aurons comme elles
56.	25.	n'est que
60.	10.	de la
67.	22.	qui peuvent
Ib.	24.	& de celle
97.	20.	de chauffe
101.	12.	temps qui reste,
132.	4.	j'ay dit
136.	3.	doit se faire





DE LA
PARESS.

Th

2967